



Maurice Barrès

# **Greco ou le secret de Tolède**

2003 - Reservados todos los derechos

Permitido el uso sin fines comerciales

Maurice Barrès

## Greco ou le secret de Tolède

p3

chapitre premier. Ma première visite au Greco :  
si j' essaie de me rappeler ma première  
visite au Greco, j' y trouve emmêlé le  
souvenir de mon premier soir dans les  
rues de Tolède. J' étais sorti au hasard,  
après mon repas, et le long des hauts  
murs qui s' enfoncent dans un ciel sans  
étoiles, je suivais l' étroit ruban dallé. Je  
côtoyais d' immenses couvents et de  
lourds palais, grillés, écussonnés, dont

p4

la mauvaise fortune n' a pas abattu l' orgueil.

La nuit ranime autour d' eux toute  
leur vie passée, devenue belle comme un  
songe. Un peuple d' images délaissées,  
flamandes, juives, catholiques, sarrasines,  
m' attendait au retrait de chaque portail.  
Dès ce premier soir, elles se sont jetées  
sur moi, comme la misère sur le pauvre  
monde, et depuis vingt années je les  
nourris d' un sang étranger. Je ne m' en  
plains pas ; elles m' ont en retour servi  
dans tous mes plaisirs...

quel silence régnait, ce soir-là, dans  
les ruelles obscures de cette montueuse  
Tolède ! Au pied des murailles, les grillons  
chantaient ; plus haut, d' imprévues  
chauves-souris voltigeaient. Vers les onze

heures et demie, j' entendis une musique  
que j' essayai de joindre à travers ce dédale,  
et soudain je tombai dans une rue

p5

plus large, sur une danse en plein air.  
Des valseurs tournaient, mal éclairés.  
C' était une Tolède populaire et de tous  
les âges. Des petites filles enlacées, gravement,  
marquaient les mesures avec des  
grâces de revenantes. Et rapide, comme  
nous le sommes dans un pays pour lequel  
notre curiosité est neuve, je croyais voir,  
faisant le cercle, les héros de Goya, de  
Velasquez, de Cervantès et de Caldéron,  
qui représentent aux yeux d' un novice  
toute l' Espagne... cependant, je n' éprouvais  
pas un plaisir décidé. Ces cuivres,  
ces fracas vulgaires s' accordaient trop  
mal avec le décor.  
Soudain la musique cessa, les danseurs  
poussèrent de longs cris gutturaux,  
on éteignit les lumières, et vivement sur  
ces ruelles escarpées la compagnie se  
dissipa. Alors une chanson s' éleva dans

p6

la nuit. C' était une strophe, un chant  
de solitude, quatre vers pleins et poignants,  
une goutte de miel qui déborde  
du coeur.

Le lendemain, à Santo Tomé, son  
écho se relia dans mon âme aux images  
nerveuses et tristes que me présentait  
la toile fameuse du Greco, l' enterrement  
du comte d' Orgaz.

p7

au-dessus du ravin profond où le Tage  
roule son flot jaunâtre, l' église de Santo  
Tomé dresse une haute tour, en briques  
roussies, ornée d' arcatures arabes et de  
colonnes vernissées. C' est une de ces  
mosquées transformées en églises, qui

nous font souvenir qu' une âme musulmane  
est captive dans les assises de  
Tolède. Demi-ruinée, assez misérable, elle  
fait pourtant le meilleur coffret à cet  
enterrement du comte d' Orgaz,  
chef-d' oeuvre d' un sentiment à la fois arabe  
et catholique.

p8

Le tableau occupe encore la place où  
Greco l' installa, au fond de la travée de  
droite, dans un léger retrait de la muraille  
qui lui sert de cadre. (et vraiment  
il ne gagne pas dans tout ce blanc de  
plâtre.) c' est une composition en deux  
parties : dans le bas, l' enterrement du  
seigneur d' Orgaz ; au-dessus, sa réception  
à la cour céleste.

Au premier plan saint Augustin et  
saint étienne, couverts de riches étoffes,  
s' inclinent pour soulever dans leurs bras  
le corps inanimé du seigneur d' Orgaz  
vêtu de sa cuirasse flamande. Derrière  
eux, debout et serrés, une trentaine de  
gentilshommes, de prêtres et de moines,  
presque tous vêtus de noir, forment d' un  
bout à l' autre de la toile une sorte de  
frise. Une atmosphère de solennelle  
tristesse pénètre, apaise ce bel office des

p9

morts. Dès l' abord il nous saisit l' âme  
et nous rend grave. Nous avons sous  
nos yeux une élite de la société tolédane,  
peinte d' après la vie, avec son expression  
morale la plus noble. Ce sont des personnages  
sévères, durs de corps et d' esprit,  
capables d' une certaine fantaisie bizarre  
et triste, mais non de vraie joie et  
d' abandon. Je les crois entêtés dans leurs  
imaginations héréditaires, et, comme dirait  
Voltaire, fermés aux lumières. Le miracle  
qui s' accomplit devant eux les édifie  
sans les étonner. Aussi bien, comment  
s' étonneraient-ils d' avoir la visite

de ces deux saints, puisqu' ils savent  
qu' au même moment l' âme du seigneur  
d' Orgaz reçoit audience de la cour  
céleste ?

Cette audience, nous la voyons. Elle  
occupe le ciel du tableau. Le seigneur

p10

d' Orgaz s' y présente tout nu devant le  
Christ, la vierge et le cercle des bienheureux.

La scène fait un contraste  
absolu avec la belle peinture réaliste  
du bas. Des tons livides et restreints  
jusqu' à l' indigence, des formes prodigieusement  
allongées, amincies et tourmentées,  
lui donnent un caractère spectral  
qui nous inquiète, nous scandalise  
et nous attire.

étrange génie discordant, ce Greco !  
Se peut-il que le réaliste qui vient de  
peindre ces vingt-quatre tolédans, occupés  
à dire un requiem sur la dépouille  
d' un des leurs, soit le visionnaire qui  
nous transporte maintenant au royaume  
des larves et des songes ! Sous quel  
angle voit-il donc la vie ? Et que veut dire  
exactement cette oeuvre dont l' unité au  
premier regard nous échappe ?

p11

Sous le tableau, une dalle noire porte  
en majuscules dorées une inscription :  
quand même tu serais pressé, ô voyageur,  
arrête-toi un moment et écoute une  
ancienne histoire de notre ville, contée en  
peu de mots. Don Gonzalo Ruiz de Tolède,  
seigneur du bourg d' Orgaz, notaire majeur  
de Castille, entre autres preuves qu' il nous  
laissa de sa piété, prit soin que ce temple de  
saint Thomas apôtre, jusqu' alors médiocre  
et où il voulait être enterré, fût richement  
restauré à ses frais, et il fit donation de  
grands trésors d' or et d' argent. Au moment  
où les prêtres s' apprêtaient à l' ensevelir,  
cas admirable et inaccoutumé ! Les saints

étienne et Augustin, descendus du ciel,  
l'enterrèrent ici de leurs propres mains.  
comme il serait trop long de conter quel  
est le motif qui poussa ces saints à faire

p12

ce qu' ils firent, va, si tu peux, au couvent  
des augustins qui n' est pas loin, demande-le,  
et ses religieux le conteront.

il mourut en l' an de Christ 1312. Tu  
connais déjà les effets de la gratitude des  
habitants du ciel : écoute maintenant  
l' inconstance des mortels. Ledit Gonzalo laissa  
par testament deux moutons, seize poules,  
deux outres de vin, deux charges de bois  
et huit cents monnaies, de celles que l' on  
nomme maravedis, toutes choses que le  
curé de cette église et les pauvres de la  
paroisse devaient percevoir annuellement  
des habitants d' Orgaz. Mais comme ceux-ci  
croyaient qu' avec le temps ce droit serait  
aboli, et comme ces dernières années  
ils s' étaient refusés à satisfaire ce pieux  
legs, la chancellerie de Valladolid, après  
une énergique défense faite par le curé  
de ce temple, André Nunez de Madrid,

p13

et par Pierre Ruiz Duron, économiste, les  
contraignit à satisfaire leur dette.  
ainsi l' oeuvre du Greco est une commémoration  
du procès gagné par le curé  
de Santo Tomé, sur les gens d' Orgaz. Ce  
tableau leur dit : " ingrats ! Il y a deux  
siècles et demi, un pieux chrétien, qui  
en fut récompensé sur l' heure par saint  
étienne et par saint Augustin, a voulu  
faire la fortune du curé de Santo Tomé.  
Vous avez été assez frivoles pour manquer  
à sa volonté, si hautement approuvée  
par les saints. Tremblez ! Car il cause  
familièrement dans le ciel avec le Christ et  
la vierge. "  
voilà qui est clair. C' est d' une chicane,  
d' une histoire de gros sous qu' est sortie

cette page inspirée. ô puissance d' une  
âme d' artiste qui repense et transforme

p14

un thème ! Cette querelle vulgaire, compliquée  
d' un miracle suspect, serait bien  
vite tombée dans l' oubli et recouverte  
de silence, mais le Greco survient, et d' une  
scène locale assez basse, il fait se lever  
d' infinies puissances de sentiments à l' espagnole.  
Du milieu de ces plaideurs prosaïques, son  
coeur s' élève pour hausser à  
l' éternel une mince anecdote. Au curé  
Nunez qui nous raconte son miracle,  
nous répondons : " croyez-vous ? " mais  
quand c' est Greco qui parle, il nous mène  
dans une région où le scepticisme perd ses  
droits.

Le sérieux de ces monotones figures,  
aussi bien que cette couleur froide relevée  
de contrastes brûlants, éveille vivement  
notre rêverie, nos désirs de vie contemplative.  
Devant cette composition bizarre, d' une  
vie nerveuse incomparable,

p15

pourquoi me suis-je souvenu de la mince  
chanson arabe qui se perdait, la veille,  
dans les ténèbres de ma première soirée  
tolédane ? Je ne sais combien de temps,  
à Santo Tomé, ce premier jour, je me serais  
complu à ces appels mystiques, si je  
n' avais suivi avec effroi l' agitation des  
petits bedeaux qui m' avaient ouvert  
l' église. Ils promenaient sur la toile des  
chandelles inclinées, et d' une telle manière  
que l' on pouvait tout craindre du  
mépris évident qu' ils marquaient pour la  
partie supérieure de la composition. Il  
faut les avoir vus, ces petits rats de  
sacristie, leurs longues baguettes à la main,  
désigner la gloire où apparaissent Jésus-Christ,  
la vierge et le comte d' Orgaz tout  
nu, et répéter avec aplomb : " demente !  
c' était un fou ! "

la folie du Greco ! Une si grossière

p16

objection, qui trouve quelque force devant d' autres toiles du peintre, vient se briser ici contre tant de gravité et de noblesse. Beaucoup de bons connaisseurs affirment que le Greco avait du génie, mais qu' il avait perdu la raison. Pour moi, dès ce premier abord, je me sentis devant une âme forte et singulière, qu' il est raisonnable de tenir en suspicion, mais plus raisonnable encore d' écouter attentivement. Je me promis d' étudier ce beau problème espagnol, en me faisant raconter sa vie et en poursuivant au fond des églises toute la série de ses tableaux.

p17

chapitre deuxième. La vie du Greco :

p19

les érudits s' accordent pour croire que le Greco naquit dans l' île de Crète, entre 1545 et 1550, mais ils n' ont trouvé aucune trace de son village natal, de sa famille ni de sa première formation. Il semble qu' il ait été l' un de ces nombreux jeunes gens qui venaient des îles rejoindre à Venise leurs aînés, déjà riches et considérés. Autour de l' église

p20

de San Giorgio, ces grecs formaient une colonie de plus de quatre mille âmes. Verriers, miniaturistes, enlumineurs, ils gardaient le dépôt des traditions byzantines.

On a justement rapproché la palette du Greco, où le blanc et le noir dominant, de celle des vieux artistes byzantins, telle que la décrit un célèbre manuscrit du mont Athos.

Le premier document positif que nous



possédions sur cet artiste mystérieux,  
c' est une lettre où le vieil enlumineur  
Giulio Clovio, un exotique lui aussi  
(dalmate d' origine), demande au cardinal  
Alexandre Farnèse d' accorder un  
logement dans son palais de Rome à  
" un jeune Candiote, élève du Titien  
et qui est un bon peintre " .  
Au palais Farnèse, le Greco peignit  
de très bons exercices d' école. On peut

p21

les voir aux musées de Naples et de  
Parme, dans la collection Beruete, à  
l' Escorial et puis à Londres ; on y saisit  
l' influence du Titien, du Tintoret, de  
Palma et de tout Venise. Cependant les  
peintres commençaient de surabonder  
à Rome. Le Greco entendit les appels  
de la riche Espagne et, vers 1575, passa  
en Castille, à Tolède, où il était sûr  
d' obtenir de l' ouvrage.

Il allait de plus y trouver des modèles  
et une manière de sentir qui s' accordaient  
avec sa nature.

Philippe II venait de fixer la vie administrative  
à Madrid et dans son Escorial. Mais  
la très noble, la très loyale,  
l' impériale Tolède, sur son âpre côte, au  
milieu de ses ruines romaines, de ses  
basiliques wisigothes, de ses mosquées

p22

arabes, de ses églises et de ses palais,  
demeurait l' âme de l' Espagne.  
Un immense mobilier d' art encombrait  
sa cathédrale ; mais elle manquait de  
tableaux en harmonie avec son caractère ;  
elle attendait, réclamait son  
peintre. Quand le Greco fit son déballage,  
les chanoines lui commandèrent  
immédiatement ce partage de la tunique  
du Christ qu' on admire toujours dans  
leur sacristie.

C' est une oeuvre de grand style, splendide

et pleine, toute ramassée autour  
de la noble tristesse du Christ. à la  
droite du fils de Dieu, dont la tunique  
est rouge, se tient un seigneur vêtu d' une  
armure ardoisée. Ce fier personnage à la  
figure basanée exprime la pensée de toute  
la composition. Il reste en dehors des  
incidents ; il subit, il médite, il connaît

p23

qu' il participe à ce qui devait arriver.  
Derrière le Christ et ce chevalier, son  
témoin, sur des fonds qui rappellent la  
cuirasse du chevalier, s' enlèvent et se  
pressent les piques et les plumets de la  
multitude. Cette canaille d' ailleurs, ne  
parvient pas à troubler de son haro le  
magnifique exemple de dignité que  
fournit le premier plan.

Les influences italiennes persistent  
dans ce début du Greco à Tolède, comme  
dans les travaux qu' à la même époque,  
il exécutait pour Santo Domingo El  
Antiguo. C' est l' éternelle histoire de  
l' originalité qui se cherche. Après  
une série d' oeuvres obscures, un Balzac  
écrit les chouans, vrai chef-d' oeuvre,  
mais encore sous l' influence de Walter

p24

Scott ; il ne se trouve décidément que  
le jour où il se tourne à décrire la vie  
moderne. Ainsi Greco découvrit son  
génie dès qu' il imagina de peindre les  
nobles castillans. Le martyre de saint  
Maurice et de ses compagnons qu' il  
exécute pour Philippe II, de 1580 à 1584,  
atteste qu' il connaît maintenant sa voie :  
c' est d' exprimer d' une manière réaliste  
les spasmes de l' âme.

Cette conception était d' accord avec  
les moeurs d' un roi qui allait orienter la  
peinture vers le pathétique moral, et la  
conduire du Titien à l' école de Séville.  
Pourtant le martyre de saint Maurice

ne semble pas avoir pleinement satisfait  
Philippe Ii. Il ne crut pas pouvoir mettre  
sur l' autel la toile du Greco ; il se tourna  
vers le Florentin Romulo Cincinnato qui  
lui fournit une composition médiocre,

p25

mais non objectionnable. les deux oeuvres  
rivales se voient toujours au couvent de  
San Lorenzo de l' Escorial. Celle de l' italien,  
sur l' autel des saints martyrs ; celle  
du Greco, dans la salle capitulaire. Tout  
naturellement le visiteur cherche à se  
rendre compte des objections du roi.  
Le Greco avait à peindre l' histoire fameuse  
de ces soldats chrétiens qui,  
sommés par l' empereur romain de sacrifier  
aux dieux, ne voulurent ni céder  
ni se révolter et acceptèrent le martyre ;  
il ne vit pas leur mérite dans l' acceptation  
de la mort, -en cela des milliers  
de confesseurs les avaient égalés, -mais  
il rêva de glorifier que leur chef  
Maurice eût obtenu par son discours le  
sacrifice de toute sa légion. C' est pourquoi  
il peignit dans de belles proportions,  
bien au premier plan, le conciliabule

p26

de saint Maurice et de ses compagnons,  
et puis, fort en retrait, le saint  
suivi de son état-major et d' une escorte  
d' anges, musiciens et chanteurs, qui s' en  
va consolant, un à un, les soldats et qui  
reçoit leurs têtes, à mesure que l' exécuteur  
les tranche.

On comprend que Philippe Ii, accessible  
pourtant aux graves songeries,  
puisqu' il leur consacrait la masse solennelle  
des bâtiments de son Escorial, ait  
été surpris par cette magnifique extravagance  
d' un tableau tout intellectuel.

Greco, ajustant mieux son but, allait,  
au lendemain même de cette demi-réussite  
atteindre son point de perfection

dans le fameux enterrement du comte  
d'Orgaz.

voilà son chef-d'oeuvre populaire.  
C'est la gloire. à cette date, en 1584,

p27

une vogue immense lui vient. Dès lors,  
il fournit les couvents et les églises  
de sainte Madeleine, de François D'Assise,  
de Véronique tenant le voile, et il  
portraiture l'élite de la société castillane,  
en même temps qu'il invente ses  
grands poèmes de peinture mystique.

Durant plus de trente ans, Tolède a  
possédé dans le Greco un de ces artistes,  
comme l'Italie de la renaissance en a  
tant connu, qui ne s'enferment pas dans  
un seul art. Ce grand peintre sculptait,  
bâtissait, écrivait.

Mais comment le juger dans ces différents  
ordres ? Un malin génie s'est  
acharné sur ses travaux d'écrivain, de  
sculpteur et d'architecte.

Que sont devenus les manuscrits où  
il développait ses idées sur l'art de la

p28

peinture ? Pacheco, si peu suspect de  
sympathie pour le vieux maître, déclare  
qu'ils étaient d'un grand philosophe.

Peut-être les retrouvera-t-on  
quelque jour au fond d'un couvent ou  
bien dans une bibliothèque de chapitre.

Ses sculptures aux formes sveltes,  
parfois même quintessenciées et subtiles,  
témoignaient d'une passion concentrée.

Il atteignait, dit-on, une sorte de  
beauté fatale, en cherchant à tout prix  
l'expression personnelle. à la fin du  
dix-huitième siècle, dans l'église des  
franciscains d'Illescas, -petite ville sur la  
route de Madrid à Tolède, et qui joue un grand  
rôle dans les romans picaresques, -on  
voyait encore la plus importante de ses  
oeuvres sculpturales : les tombeaux des

fondateurs du monastère, Gédéon De  
Hinajosa et sa femme Dona Catalina

p29

Velasco. C' étaient deux niches de marbre  
blanc, ornées de pilastres et de frontons,  
où les deux donateurs étaient agenouillés  
dans l' attitude de la prière. Sur les côtés  
se trouvaient les pleureuses... cette  
description donne l' idée d' un tombeau de la  
renaissance italienne, où manquent la  
tristesse et l' angoisse de la mort si bien  
senties par le moyen âge. On aime à croire  
que le Greco avait su mêler son âme à ce  
décor, mais il ne reste rien de ces tombeaux...  
jugerons-nous de son talent sur  
les figures des deux apôtres qui ornent le  
grand rétable dans l' église de la Caridad ?  
C' est de l' art italien, élégant, animé toutefois  
d' une vie assez expressive et douloureuse...  
nous fierons-nous aux statues qui  
décorent le rétable de l' église  
de l' hôpital d' Afuera ? Quelques-unes  
doivent être du Greco. Mais lesquelles ?

p30

Son oeuvre architecturale n' a guère  
moins souffert. Dans l' église San  
Vicente de Tolède et à l' hôpital d' Afuera,  
on peut voir ses rétables ; mais il me  
semble que l' on a cessé de lui attribuer  
l' hôtel de ville de Tolède, conçu dans  
ce noble style greco-romain, fort à la  
mode en Italie à la fin du seizième  
siècle.

Ces divers travaux incertains m' autorisent,  
je pense, à conclure que le  
Greco, quand il ne voit pas une occasion  
de produire son âme, se réfugie  
dans un travail correct, expert, pondéré,  
voire glacé. Hors ses jours d' émotion,  
ce n' est plus qu' un maître qui  
travaille sans chercher l' effet.  
Homme étrange, qui double d' un personnage  
énigmatique le mystère de son

art. Une vie et des oeuvres submergées  
par les ténèbres, tel est le sort de Greco.  
C' est seulement au cours de l' année 1908  
qu' un érudit espagnol, Manuel B. Cossio,  
a réussi à nous fournir quelques précisions.

Essayons de saisir les points  
brillants qu' il est, tant bien que mal,  
parvenu à dégager.

Et d' abord, quel visage avait donc le  
Greco ? Faut-il le reconnaître aux côtés  
de Michel-Ange, du Titien et de Clovio,  
dans les marchands du temple ? est-il  
le centurion du partage de la tunique,  
et le saint Joseph de la sainte famille  
du Prado ? L' avons-nous dans sa grave  
maturité, parmi les seigneurs qui rendent  
les derniers devoirs au comte d' Orgaz ?  
est-ce vraiment son visage de  
songeur émacié que possède M. Beruete ?  
Je l' admets. Je crois que nous avons

dans cette émouvante série la suite des  
états d' une grande âme qui se forme.  
Le Greco doit être cet homme tout de  
finesse, de nervosité, la tête légèrement  
inclinée à gauche, du type écureuil, si  
j' ose dire, mais ennobli de rêverie religieuse ;  
une figure silencieuse appliquée  
(et peut-être neurasthénique).  
On sait depuis hier qu' il habitait, non  
loin de Santo Tomé, au milieu de la  
juiverie. Ces pierres écroulées abritèrent  
successivement le fameux argentier  
Samuel Lévy et le magicien marquis  
de Villena. L' imagination populaire  
fouille encore ces décombres pour y  
découvrir la trace des trésors de l' un et  
des opérations diaboliques de l' autre.  
Depuis les arceaux de ces ruines, M. Lafond,  
le conservateur du musée de Pau  
et l' un des hommes de France les plus

familiers avec l' art espagnol, a reconnu  
 les collines grises qui figurent souvent  
 au fond des tableaux du Greco. En s' approchant  
 de sa fenêtre, le peintre apercevait,  
 près du pont d' Alcantara, la fameuse  
 machine inventée par l' italien  
 Juanelo, mécanicien de Charles-Quint,  
 pour monter l' eau du Tage au sommet  
 de la ville. Cette machine nommée l' artificio  
 de Juanelo était célèbre dans toute  
 l' Espagne, et l' on faisait le voyage de  
 Tolède pour l' admirer. Je ne doute pas  
 que ce ne soit elle cette roue mystérieuse  
 que le Greco a peinte au fond du saint  
 Martin partageant son manteau avec un  
 pauvre. comme Vinci, Greco s' intéressait  
 à l' art de la mécanique. Tout naturellement  
 il se plut à étudier un  
 appareil construit sous ses yeux et  
 que les écrits du temps proclament à

l' envi une des merveilles du monde.  
 Dans la juiverie de Tolède, le peintre  
 vivait fastueusement avec sa famille et  
 de nombreux élèves. Nous avons un document  
 sur son intérieur, un véritable  
 tableau de genre. Trois femmes de tous  
 âges et qu' un beau chat surveille, s' occupent  
 à broder et à filer, tandis qu' une  
 quatrième soutient sous les bras un  
 enfant.

Ce tout petit garçon, qui deviendra le  
 saint Martin de la chapelle de San José  
 et le délicat adolescent qui déploie le  
 plan de la ville dans la vue de Tolède,  
 paraît bien être Georges-Manuel Theotocopuli,  
 le fils du Greco.

Comme son père, Georges-Manuel fut  
 à la fois peintre, sculpteur et architecte.

On a telle copie du partage de la  
 tunique, puis un saint Pierre et saint

Paul que l' on croirait du Greco, n' était  
la signature de son fils. Et sans doute  
qu' il a exécuté beaucoup des répliques  
qui encombrent aujourd' hui le marché.  
Pour nous faire de ce jeune homme  
une idée intéressante, il faut concevoir  
sa vie comme tout entière enfermée  
dans la chapelle mozarabe de la cathédrale.  
Cette chapelle est une des plus précieuses  
traditions de Tolède, une relique  
du temps des Maures. Elle perpétue la  
constance de ceux qui, sous la domination  
musulmane, gardèrent leur sang  
et leur foi. Là se conservent des usages  
liturgiques spéciaux, d' origine orientale,  
apportés en Espagne, aux premiers  
temps, par les barbares goths ; et là  
viennent encore prier, au début du  
vingtième siècle, quelques familles mozarabes

p36

de toutes conditions. Georges-Manuel  
eut à construire la coupole et la  
lanterne de ce sanctuaire vénérable.  
Quoique ses plans parussent trop hardis  
aux hommes du métier, il les fit agréer  
des chanoines et les conduisit à bonne  
fin...  
voilà tout ce que nous savons sur le  
fils du Greco, qui mourut assez jeune.  
Cet emploi de sa vie lui donne quelque  
chose de poétique. Je songe au fils  
de Victor Hugo, François-Victor, qui,  
pour grandir encore la gloire de son  
nom, se consacre au service de Shakespeare  
et l' honore comme une des sources  
de son père. On regarde avec sympathie  
Georges-Manuel protéger ce culte mozarabe.  
Il y vénère une tradition composite  
où s' est nourrie le génie du Greco.  
Quel geste charmant dans l' ombre, celui

p37

de ce jeune homme qui recouvre d' une



couple les eaux qui sourdent du sol  
antique de Tolède !  
La fille du Greco est plus romanesque  
encore que Georges-Manuel. C' est elle  
le petit page de l' enterrement du comte  
d' Orgaz ; c' est elle, l' enfant Jésus qui  
chemine craintivement appuyé contre  
le saint Joseph (de l' église San José)  
dans un sentier des environs de Jérusalem ;  
c' est elle surtout, ce noble et  
grave portrait de jeune femme qui fut  
vendu avec la collection du roi Louis-Philippe,  
à Londres, en 1853, et qui  
appartient aujourd' hui à Sir John Stirling  
Maxwell. Quel livre d' amour, si  
l' on recueillait les noms de tous ceux  
qui l' ont aimée ! Le jeune Chasseriau  
en fut épris. Mais parmi les folies qu' elle  
a suscitées, la plus étonnante est encore

p38

de l' érudit Buchon qui, dans son atlas  
de la principauté française de Morée,  
donne, entre deux croquis de forteresses  
franques, cette charmante figure comme  
un modèle du " vrai type grec " .  
On connaît les beaux yeux, l' ovale  
pur, le teint mat de la fille du Greco,  
mais, de sa voix et des sentiments de  
cette émouvante fiévreuse, rien ne nous  
est parvenu. Il est assez décent que  
chez le peintre de la profonde Tolède  
mi-catholique, mi-arabe, la fille de la  
maison soit voilée.  
Avons-nous des lumières plus complètes  
sur son atelier, sur l' équipe de  
ses élèves et sur son enseignement, dont  
l' influence agit jusque sur le grand  
Velasquez ? Nous savons que l' on voyait  
chez lui Fra Juan Bautista Mayno, dominicain

p39

de grande vertu, qui traitait  
les portraits avec une si belle douceur  
et tant d' amour, que, sans rien négliger

de la ressemblance, il donnait aux plus vieilles et aux plus laides de la grâce et de la jeunesse ; -le graveur Diego De Astor, de qui je vous souhaite que vous trouviez une estampe, un saint François agenouillé tenant une tête de mort, d' après le Greco, ou les planches pour l' histoire de Santiago ; -Orrente ; - Antonio Pizzaro ; -et puis son disciple préféré Luis Tristan qui, d' après la dizaine de tableaux que j' ai vus au couvent de Santa Clara La Real, me semble bien surfait.

Un texte de Pacheco nous ouvre quelques vues sur l' enseignement que ces jeunes artistes recevaient de leur maître. Ce peintre et critique sévillan vint un

p40

jour à Tolède visiter le Greco, alors âgé de soixante à soixante-dix ans, qui le mena dans une pièce remplie de maquettes en terre de ses sculptures, puis dans une seconde pièce où se trouvaient les esquisses de tous ses tableaux. Et l' honnête Pacheco s' étonne fort. " qui croirait, écrit-il, que Domenico Greco esquissât ses ouvrages, les retouchât à maintes reprises, afin de séparer et de désunir les teintes, pour donner ainsi à ses toiles leur aspect de cruelles ébauches, et pour simuler une plus grande liberté de facture, une plus grande puissance. " ce qu' un profane croit saisir dans cette brève indication, c' est que le Greco se préoccupait d' éviter le rondouillard et cherchait l' expression crue, immédiate, directe.

Pacheco demanda encore au Greco ce

p41

qui doit l' emporter du dessin ou de la couleur. Le vieux maître répondit que c' était la couleur, puis il déclara que " Michel-Ange était un bon homme,

mais qu' il ne savait pas peindre " . Ce  
qu' il faut entendre, je crois : " Michel-Ange  
est un véritable homme (au sens  
où Napoléon dit à Goethe : vous êtes  
un homme, monsieur de Goethe), mais il  
ne fait pas proprement de la peinture, il  
dessine des groupes statuaire. "  
on sait par ailleurs que Greco se faisait  
de son art une très haute idée.  
Un jour, les hiéronymites du monastère  
de Santa Maria de la Sisle (dont  
l' emplacement se voit encore à une demi-lieue  
de Tolède), le prièrent de leur  
fournir une cène. d' accord avec eux,  
il passa la commande à son cher Luis  
Tristan. Celui-ci, le travail fait, demanda

p42

deux cents ducats. Les moines admirèrent  
la toile, mais d' un si jeune artiste,  
le prix leur semblait trop élevé.  
On recourut à l' arbitrage du Greco. à  
peine le maître eut-il vu le tableau,  
qu' il se jeta, la canne levée, sur son  
élève, en l' appelant " vaurien et déshonneur  
de la peinture " . Les bons moines  
s' interposèrent : un si jeune homme était  
excusable de ne pas comprendre la valeur  
de l' argent. Mais le Greco continuait :  
" ce mauvais fils nous trahit  
de lâcher une si belle toile à moins de  
cinq cents ducats, et je veux qu' il  
l' emporte chez moi, si vous ne lui  
comptez de suite son argent. "  
ce singulier homme tenait tête à  
l' inquisition elle-même. Les théologiens  
lui cherchèrent des difficultés sur ce  
qu' il agrandissait les ailes des anges.

p43

Disons-le en passant, il avait raison : il  
ne faut pas d' ailes (et puisqu' il s' agit  
de surnaturel, personne ne demandera  
d' explication) ou bien il en faut à la  
mesure du corps. Quoi qu' il en soit,

accusé d' avoir manqué aux règles canoniques  
dans certains de ses tableaux,  
Greco plaida et gagna son procès.  
Phidias avait été moins heureux à  
Athènes.

Je soumets aux membres de la société  
des beaux-arts le système que  
le Greco employait avec ses clients.  
Il ne vendait pas ses tableaux, il les  
donnait en gage contre une somme d' argent,  
sous réserve de les reprendre s' il  
lui convenait de rembourser. Et ces  
messieurs pourraient encore faire leur  
profit de la belle résistance qu' il opposa,  
au début du dix-septième siècle, à l' impôt

p44

sur le travail. Le collecteur voulait  
exiger de lui un droit sur les commandes  
qu' il exécutait à Illescas. Il refusa de  
payer et porta le litige devant la cour  
royale, qui lui donna satisfaction et  
déclara exempts de tous impôts les  
trois nobles arts de la peinture, de la  
sculpture et de l' architecture.

De ces faits, il apparaît que le Greco  
apportait des idées étrangères dans Tolède.  
Ses moeurs aussi semblaient bizarres.

Jusepe Martinez le blâme d' avoir  
" tenu à gage dans sa maison, pour profiter  
de toutes les jouissances à la fois,  
des musiciens qui jouaient pendant qu' il  
prenait ses repas " . Quelle musique voulait-il  
entendre ? Une musique d' esprit  
et de couleur arabes ? Ou bien cet art  
énergique, hautain, que j' ai pressenti  
un soir, en écoutant des voix alternées

p45

dans les ténèbres du monastère au Montserrat ?

On donnait alors, j' imagine,  
dans les églises de Castille, des morceaux  
écrits pour flatter le délire mélancolique  
du roi Philippe Ii. Seule  
aujourd' hui la chapelle Sixtine les a

recueillis. Ils valent pour exprimer le  
coeur de l' Espagne, aussi bien que les  
peintures d' un Moralès, d' un Zurbaran.  
Mais je crois que le Greco avait un faible,  
cet artiste nerveux et d' une élégance  
un peu levantine, pour les chansons sèches  
et tristes, qui naissent d' un sol pierreux  
au bourdonnement de la guitare.

Le soir, il les écoutait chantées par  
des mendiants et des porteurs d' eau,  
quand il passait le pont Saint-Martin  
pour s' en aller aux cigarrales, dans les  
jardins qui sont placés sur la côte en  
demi-lune, au sud-ouest de Tolède.

p46

Là s' élevait, pour parler comme un  
poète de l' époque, une maison champêtre  
" bâtie suivant les plans et une  
invention de Crète " .

Entendez par là que Greco s' était  
chargé d' embellir pour l' opulent cardinal  
archevêque Sandoval Y Rojas, le  
cigarral de Buena Vista.

Auprès du Tage, parmi des jardins  
plantés d' orangers, de châtaigniers et  
de pins où présidaient les statues des  
nymphes, les chevreuils erraient le long  
des étangs. Le passant peut voir encore  
quelques vestiges de ce beau luxe. Et la  
vie qu' on y menait, Tirso De Molina  
nous l' indique dans ses cigarrales de  
Tolède, de la même manière que Boccace  
nous donne l' image d' une villa  
médicéenne au-dessus de Florence.  
Dans le Cigarral de Buena Vista, le

p47

Greco, chaque soir, retrouvait les plus  
gracieux esprits de la ville et les belles  
tolédanes qui, suivant un pieux ami de  
sainte Thérèse, " disent plus en un mot  
qu' un philosophe d' Athènes en un livre " .

Il y vit passer, à côté de ce Tirso De  
Molina, l' admirable dramaturge de la

légende de Don Juan, Lope De Vega, excellent prêtre, génial fabricant de comédies de cape et d' épée, dont il serait puéril de blâmer la fougue amoureuse ; -le père Ribadeneira, l' ami et le mémorialiste d' Ignace De Loyola ; -le frère Hortensio Félix Paravicino Y Arteaga, de l' ordre des trinitaires, qui écrivit des romances lyriques, subtiles et mystiques ; -le savant jurisconsulte Covarrubias ; -le poète conquistador Ercilla, élève de Stace et de Lucain, premier explorateur de la Patagonie, et qui

p48

chanta ses exploits dans une " oeuvre plus sauvage que les nations qui en font le sujet " ; -Baltazar Gracian, prosateur obscur, prolix et profond, qui peignait les scènes romanesques de la vie pour aider à l' éducation des héros ; -leur maître à tous, Gongora, le fameux prêtre cordouan, d' un patriotisme et d' une foi farouches, qui composait des romances moresques, froides, étincelantes et brodées à l' infini ; - puis enfin Cervantès. Et, dans les mêmes années, sainte Thérèse, à Tolède, faisait oeuvre de fondatrice et de poète génial. Greco nous a laissé les portraits d' un certain nombre de ces personnages. Je me plais à rêver d' un salon dans le cigarral de Buena Vista restauré, où ils seraient tous réunis, cardinaux, poètes couronnés de lauriers, médecins, juristes,

p49

femmes romanesques, innombrables moines et seigneurs, toute cette société tolédane, aujourd' hui dispersée dans les collections publiques ou privées. Et je sais bien à qui je donnerais la présidence de cette grave assemblée, c' est au bienheureux Jean D' Avila, l' auteur de ce fameux livre de direction spirituelle

audi, filia, qu' il écrivit pour engager  
une fille d' honneur de la reine à renoncer  
au monde, en lui développant cette  
sainte pensée des écritures : " écoute,  
ma fille, vois et prête l' oreille, oublie  
ton peuple et la maison de ton père, et  
le roi concevra de l' amour pour ta  
beauté. " le portrait de ce grand mystique  
serait bien à sa place pour présider  
un tel cénacle, expression la plus  
élevée de l' âge d' or espagnol, en même  
temps qu' il nous ramènerait sur la

p50

pensée religieuse, qui paraît l' essence  
même du talent de Greco.

Le peintre de l' enterrement du comte  
d' Orgaz mourut vers sa soixante-seizième  
année. Sur les registres de la paroisse de  
San Bartholomé de Tolède, on lit :

" le 7 avril 1614, mourut Domenico  
Greco, sans testament. Il fut enterré à  
Santo Domingo El Antiguo. Que Dieu  
ait son âme. " nous savons par Jusepe  
Martinez, qui rédigea ses discours sur  
l' art peu après, que le Greco laissait en  
mourant, " pour toute richesse, deux  
cents tableaux ébauchés " . Ne sont-ce  
pas ces tableaux ébauchés que nous  
voyons passer de fois à autre, et qui  
ébranlent notre confiance en la solide  
raison du peintre ?

Le Greco précédait de deux années

p51

Cervantès dans la tombe. Cette date  
est un des rares points positivement  
établis de sa biographie. Ses jours sont  
voilés ; il n' est pas mieux connu dans  
ses années de gloire que dans sa jeunesse ;  
le temps a recouvert d' ombre  
plusieurs aspects de son génie ; et l' on  
arrive à se convaincre que, pour atteindre  
ce personnage énigmatique, il  
n' est que la rêverie devant ses tableaux,

difficiles d' ailleurs à découvrir dans  
l' obscurité et sous la poussière des  
profondes chapelles de Tolède.

p55

chapitre troisième. Mes heures tolédanes :  
je n' essaierai pas de décrire la Tolède  
que vit le Greco à la fin du seizième  
siècle. Ces brillantes évocations, analogues  
à des cavalcades historiques, procurent  
à l' âme peu de profit. Elles ne  
peuvent nous mener au coeur de notre  
sujet. Pour nous rendre sensibles les  
influences morales que subit le Greco,  
je tenterai, plus modestement, d' exprimer

p56

mon sincère amour de sa ville.  
Dans Tolède, j' ai vécu une vie toute  
livrée aux influences du lieu et telle que,  
dans mon souvenir, certaines de mes  
heures se plaçant auprès des tableaux  
du Greco forment une suite à son oeuvre.  
Aussi je voudrais, avec abondance et  
presque sans ordre, parler de Tolède,  
et là-dessus oser trente digressions qui  
nous ramèneront toujours à mieux comprendre  
le Greco.

Je n' ai que trop attendu ! Combien,  
jadis, avec éloquence j' aurais dit mon  
amour, quand je l' éprouvais ! Aujourd' hui,  
je regrette d' avoir, par crainte  
d' être insuffisant, toujours ajourné l' expression  
d' une telle flamme. Si j' aime  
encore Tolède, c' est surtout d' être une  
grande part de ma vie passée.  
Par trois fois j' accourus entendre la

p57

chanson de l' Espagne. Dès la frontière  
elle m' attendait, cette chanson qui s' en  
va éveiller la tristesse pour lui dire de  
se résigner. Elle était tapie, je m' en souviens  
bien, dans le coin d' une petite



gare. Par Burgos, si froide et gothique,  
par Valladolid où gisent toutes les poupées  
de sacristie, par la sainte Avila,  
cette faible chanson, de jour en jour s' amplifiait,  
se chargeait de sens. à Tolède,  
je fus rejoint par un air qui vient du  
Midi. Comme d' autres au fond des  
terres, tressaillent, s' ils ont senti la brise  
salée de l' océan, j' avais respiré l' Orient.  
Depuis trois siècles qu' elle se ruine,  
cette ville a gardé sa tradition, elle  
s' effondrera avant que de se démentir.  
Au temps du Greco, elle était bien  
cette même ville que je vois, ce même  
fleuve qui s' écoule devant mes yeux ;

p58

elle demeure toujours la cité bâtie sur  
un roc de granit, âprement cernée par le  
ravin profond du Tage. Au milieu d' un  
pays immobile, elle forme aujourd' hui  
encore une énorme grappe, une ascension  
composite d' églises, de couvents, de  
maisons gothiques, de couloirs arabes  
haussés et rétrécis. Et ses pierres continuent  
de dire les mêmes choses qu' avait  
entendues Greco et qu' il fortifie du  
discours abondant de ses tableaux dans  
les chapelles délabrées. Les raisons de  
Tolède ! C' est un superbe dialogue entre  
la culture chrétienne et l' arabe, qui  
s' assaillent et puis se confondent.  
Ceux qui nourrissent leur sang des  
beautés de l' Espagne savent que rien  
n' est inactif sur cette terre africaine.  
Tout collabore à leur plaisir dans la  
série de ses merveilles, depuis la haute

p59

courtoisie des lances jusqu' à la plus  
indigente des manolas parée d' un oeillet.  
Et s' ils retrouvent dans le sud-express  
l' accent rauque d' une castillane, s' ils  
voient les terres stériles de la Sierra  
courbée sous le vent, les voilà déjà qui

frémissent : soucis, pensées, tout a sombré,  
comme chez un garçon de vingt ans  
au coup de talon d' une jeune danseuse  
animale, qui lève ses bras dorés où claquent  
les castagnettes.

p61

en face de Tolède : pour prendre une vue  
d' ensemble de Tolède, à la fin de la journée,  
j' aimais descendre par l' Arabal, gagner le dessus  
de la porte de Cambron et franchir le  
Tage sur le pont Saint-Martin. à ma  
droite, voici la Vega. Il faut voir avec  
quelle fierté cette terre indigente ou  
négligente porte ses pauvres bouquets  
de campagne. C' est la fierté des paysans  
sur leurs ânes. Nous sommes bien dans  
le pays où arrogante, qui veut dire

p62

" porter beau " revient toujours comme  
un compliment. L' épais troupeau des  
chèvres dévastatrices regagne la ville en  
secouant leurs mille clochettes, tandis  
que leurs chevreaux s' attardent. Tout se  
noie dans la lumière. Le paysage à l' infini  
déploie une couleur fauve, n' était  
un nuage vert sur un sol rougeâtre. Et  
voilà qui rend raison de la peinture  
espagnole. Cette terre écorchée émeut  
de la même manière qu' un Velasquez  
ou qu' un Greco ; même teinte et même  
superbe. Tout manifeste une volonté  
implacable d' être de la beauté.  
Je m' engage dans un chaos de rochers  
où s' étagent les fameux cigarrales,  
pauvres vergers pareils aux bastides des  
marseillais. Ils sont environ deux cents,  
tout enclos de pierres sèches, avec une  
petite maison au centre et un maigre

p63

feuillage dévoré de poussière. Une faible  
odeur, ce soir, s' exhale des genêts. Le

long de ces pentes pierreuses, qu' on  
appelle ici des rodaderos, lieux où l' on  
roule, je m' achemine à la Virgen Del  
Valle, notre-dame de la vallée, petit  
ermitage placé sur la rive gauche en  
face de la ville.

Depuis cette chapelle, on embrasse  
d' un regard le vaste roc que charge  
Tolède et qu' enserme le Tage. L' impériale  
Tolède se ramasse en pleine lumière  
sur cette dure montagne, dont elle  
épouse les saillies et ne couvre que le  
sommet. Les débris de ses palais courent  
largement au Tage et lui laissent, là-haut,  
une superbe position d' orgueilleuse en  
détresse.

Comment rendre les grands mouvements  
monochromes de cette terre violâtre

p64

et ocreuse ? Il faudrait marquer  
sa couleur et ses courbes, et puis aussi  
rendre sensibles des parties nourries,  
pesantes, où nul édifice n' est notable,  
mais qui précisément ont la beauté des  
grands espaces pleins en architecture.

L' énorme rocher qui porte une ville  
si glorieuse est magnifiquement proportionné  
pour servir de monture à un tel  
diamant, et l' on reçoit une impression  
de plénitude et de force à voir ses pentes  
larges et décidées, ses noires aspérités  
que baigne le fleuve.

Les maisons se tiennent sur le haut du  
roc et se silhouettent dans le ciel. Leurs  
murs d' un blanc cru ont un aspect  
d' Orient, tandis que les toits se confondent  
avec l' immense teinte violette  
de toute la montagne. Cet entassement  
grandiose, où l' on s' étonne que tant

p65

de minarets de mosquées se mêlent  
aux terrasses des monastères et aux  
clochers des églises, l' Alcazar le domine.

Construit d' un style lourd, il proclame :  
" je n' ai que faire d' être beau.

Il me suffit que les méchants tremblent  
et que les bons se rassurent. "

au centre du tableau, la cathédrale,  
comme un poids trop lourd, imprime à  
la montagne une sorte de fléchissement  
d' où coule vers le fleuve une traînée de  
maisons. Mais, sur la droite et sur la  
gauche, le socle puissant demeure nu et  
l' on voit son granit sous les décombres  
qui glissent du faîte.

Netteté, immobilité, voilà les deux  
vertus de ce décor, où San Juan De Los  
Reyes, né d' un voeu des rois catholiques,  
se tient à la poupe, d' une certaine  
manière si fière que je lui trouve, sinon

p66

la ressemblance, du moins la qualité  
d' une flamme d' étendard.

C' est à l' instant du crépuscule que  
cette Tolède, depuis la vierge de la vallée,  
devient extraordinaire. Quand le  
puissant support granitique de la ville  
est déjà tout dans le violet, les derniers  
rayons qui passent par-dessus les sierras  
illuminent Tolède d' une flamme jaune  
où se mêlent de rares ombres. Bientôt  
les montagnes entrées dans le noir se  
découpent sur un ciel rouge qui enflamme  
la ville, puis en s' éteignant la laisse dans  
la nuit. Une à une, les lumières, comme  
des veilleuses devant des vierges saintes,  
piquent les ruines. Une émotion de  
beauté m' envahit. Un grelot lointain, le  
trot d' un mulet et puis, le dimanche,  
quelques bouffées de musique, ébranlent  
toutes mes puissances intellectuelles.

p67

Je renonce à suivre ces Tolèdes successives,  
dont les splendeurs furtives  
s' acheminent à l' immobilité de la nuit.  
Il faudrait l' âme passionnée d' un Delacroix

pour saisir et fixer en une seconde  
la mutabilité du ciel, des terrains, des  
édifices, et puis dans son gouffre le  
Tage. Je sais du moins ce que nous  
dit ce coucher de soleil sur Tolède ; il  
assemble toutes les formes, toutes les  
couleurs, tous les rêves pour nous parler  
d' une vraie vie à laquelle nous nous  
croyons prédestinés et qu' il nous reste  
à conquérir...  
quand nous rentrâmes à Tolède, quelques  
cloches sonnaient sur la ville appelant  
à la cathédrale les personnages du  
Greco.

p69

la cathédrale de Tolède : cette cathédrale,  
qui, de loin, s' offre avec tant de magnificence,  
est si prise dans les maisons que, de près, l' on  
voit seulement la façade du midi. Des écussons  
de marbre blanc s' y détachent sur  
un fond noir. Et ce contraste saisissant  
nous donne, dès l' abord, le même genre  
de plaisir, la même plénitude sensuelle  
qui s' exhale des vigoureux chevaux  
d' Andalousie, d' une jeune sévillane éclatante,

p70

ou bien des énormes oeillets parfumés  
de Cordoue.

Jamais je ne me suis lassé d' errer, à  
toutes les heures, parmi les chapelles de  
cette église grandiose. Elle nous offre  
indéfiniment des beautés surprenantes et  
pleines ; notre grande satisfaction, c' est  
même qu' elle nous en offre trop : on  
fait ici de la surnourriture.  
Sous ces nefs d' une hauteur prodigieuse,  
j' accepte d' être submergé. C' est  
la poésie des grandes profondeurs. Si  
longtemps que je vive dans cette masse  
énorme, j' y ferais encore mille découvertes.  
Il arrive un moment où les livres  
que l' on préférerait ne sont plus de beaux  
livres, parce qu' ils cessent de rien nous

donner : nous leur avons tout pris. Qui  
pourrait donc épuiser ce vaste Pourâna  
qu' est la cathédrale de Tolède ?

p71

Où que se portent mes yeux, des raretés,  
des audaces m' assaillent, et jamais  
une médiocrité. Toute chose a du  
poids, porte la patine des siècles, a  
trouvé sa place immuable et s' harmonise  
avec l' ensemble.

Dans cet édifice gothique, commencé  
par un architecte français, sous le règne  
d' une princesse française, tous les ateliers  
de l' Europe sont venus travailler,  
et pourtant je connais par tous mes sens  
que je suis en Espagne. Cet amas de  
trésors, ce superbe amalgame donne une  
image parfaite de ce qu' est la nationalité  
espagnole. Tout y proclame le triomphe  
de l' orgueilleuse église militante qui  
créa cette âme composite. Je ne me lasse  
pas des drapeaux de Lépante. C' est une  
flamme de soie qui tombe des voûtes,  
bleue, semée d' étoiles d' or, peinte d' un

p72

grand Christ crucifié. Au-dessous, les  
écussons de l' Espagne, du pape et de  
Venise en rouge.

Quand je marche indéfiniment sur le  
vaste damier de marbre, alterné blanc  
et noir, entre les colossaux piliers, ce qui  
m' attire toujours, ce sont les grilles du  
Coro et de la Capilla Mayor, et puis,  
derrière ces grilles, des masses sombres,  
des accumulations bien dressées, des  
magnificences robustes, ardentes et rares.  
Je m' approche, je touche ces marbres  
niellés d' or, ces caprices de métaux précieux,  
ces jaspes multicolores, ces bois  
sculptés par le génie. Quelle splendeur  
de matière et quelle perfection de travail !  
La Capilla Mayor est un orchestre  
de fer, d' argent, de marbre et d' or qui

suscite tous nos désirs d' art et les satisfait.  
Chef-d' oeuvre de hardiesse et de

p73

franchise, elle garde dans tous ses excès  
quelque chose de réaliste et de direct,  
et tout en nous excitant, elle nous tonifie,  
nous remplit de santé.

Des femmes en mantilles noires sont  
agenouillées sur les dalles. Quelques  
étrangers s' asseoient à la base des piliers.  
Nous sommes une centaine qui regardons,  
à travers les grilles dorées, le  
prêtre dire sa messe, et j' appuie ma  
main sur la balustrade de jaspe, précieuse  
au toucher comme un beau corps  
de femme. Dans ce public de mendiants,  
de sacristains, de desservants et de  
curieux, il y a moins de protocole, mais  
beaucoup plus d' ardeur qu' on n' en verrait  
en France. Ce culte et toute la cathédrale  
présentent au plus haut point le  
caractère d' une chose vivante. Quand  
les trilles des sonnettes carillonnèrent

p74

pour l' élévation, des pères firent se  
courber des marmots espagnols qui, de  
terreur, s' anéantirent sur leur derrière,  
le front entre les jambes.

Rien n' est plus beau que la cathédrale  
dans ces grands désordres disciplinés,  
quand l' orgue rugit, que le clergé processionne,  
que les enfants de choeur  
courent comme des estafettes. Tout  
fonctionne d' une manière souple, abondante,  
naturelle. Je n' assiste pas à des  
cérémonies figées. J' ai ici, en face de  
moi, le héros local, le prêtre. Autour de  
lui, la vie s' est maintenue toute franche  
à travers les siècles. Elle me fait songer au  
genre d' activité qu' il y a dans notre  
palais de justice.

Je note de singulières libertés. Sur le  
pas de l' église, des bedeaux, des serviteurs

en surplus fument leur cigarette,

p75

puis retournent à leurs offices pieux.  
Durant la cérémonie, ceux qui balancent  
l'encensoir avec des gestes solennels ont  
des figures qui rient. Mais si petits sous  
les voûtes, rien ne compte que leur masse  
et leurs uniformes. Je vois leur grand  
âge et qu'ils ont des siècles : je ne les  
aperçois pas en tant qu'individus. Nul  
meilleur endroit pour comprendre l'histoire  
de Tolède.

Les prébendiers, dans leurs stalles,  
psalmodiaient. Soudain ils décampent.  
Dans ces vastes espaces obscurs, rien ne  
reste plus que, là-bas, au pied de la  
vierge du Sagrario, des litanies soutenues  
par l'orgue. J'entends couler ces  
litanies, comme on regarde glisser un  
fleuve. Ces chants s'écoulent depuis des  
siècles ; je me tiens un instant sur leur  
bord, et puis d'autres, debout sur la

p76

berge, entendront ces mêmes chants nasillés  
par d'autres vicaires. Ce grand  
fleuve, dans son courant d'air, apporte  
une âme qui flotte, emplit la cathédrale.  
Assis sur l'un des innombrables rebords  
de pierre, de marbre ou de jaspe, j'ai  
passé de l'admiration à la rêverie.  
Le soir dans les églises est l'heure des  
vitraux. La cathédrale de Tolède, que la  
nuit commence d'emplir, exagère son  
autorité jusqu'à devenir implacable. La  
voix d'un prédicateur anime ces demi-ténèbres.

Quand ce prêtre si petit parle  
entre deux flammes brillantes dans une  
chaire d'or, ce n'est pas une religion  
tendre qui m'enveloppe, mais l'on va  
promulguer des décrets tout-puissants.

Si vous préférez regarder un ballet,  
un opéra, allez au transparent, derrière  
la Capilla Mayor. Il y a là des jeunes



p77

personnes en marbre, des princesses de théâtre qui chantent leur grand air. Fort galantes beautés ! Désirez-vous de voir leurs jambes, approchez ; en voici une là-haut qui se précipite, la tête en bas, les jupes rabattues. Ses mollets, ses genoux, ses attaches sont à ravir.

Maintenant, plus personne dans la cathédrale que des touristes, amis de la mélancolie, et des enfants qui prient, qui jouent. Ils tirent la révérence à tous les cierges, comme les papillons s'en vont à toutes les bougies ; ils baisent le sol ; les petites filles soulèvent pieusement les linges de l'autel. Tous ont une rapidité, une sûreté d'évolution, une familiarité où l'on reconnaît une race nourrie dans le catholicisme.

p79

à travers les rues de Tolède : si l'on excepte une seule rue, qui joint le Zocodover à la cathédrale, et l'abord immédiat des hôtels, nulle boutique dans Tolède. On circule indéfiniment à travers un réseau d'étroites ruelles pour tomber, de loin en loin, sur des petites places solitaires où l'herbe croît en toute saison, où deux voix qui passent font un événement. Le long de ces hautes, tortueuses et montueuses venelles, deux

p80

lignes de dalles suivent les maisons. Entre les dalles, un pavage, un semis de cailloux, plantés la pointe en l'air. Tout en haut, l'étroite ligne du ciel bleu.

Que l'on gravisse ou que l'on descende ces âpres couloirs, ce sont toujours des églises, des couvents, d'énormes murs, bâtis, il faut le dire, avec de pauvres matériaux, avec des briques ou parfois

des pierres jetées dans des lits de mortiers. Peu de fenêtres et toujours grillées. Des portes en granit, lourdes et tristes, ceintes d' un chapelet sculpté. Un crucifix avec un ciboire surmonté d' un casque à cimier, voilà encore qui est bien tolédan et fait un beau motif d' écusson au-dessus d' une entrée. Des clous larges comme des soucoupes, et quelques-uns avec une tête de la grosseur

p81

d' un oeuf, décorent magnifiquement les panneaux massifs des portes. à nos pieds, des enfants aux gestes souples, jeunes bêtes dignes et gentilles dans leurs haillons, avec des yeux de braise, et, sur nos têtes, le mirador d' où nous guette une demi-figure jeune et moqueuse, interviennent à propos pour nous faire réfléchir que, dans Tolède, il y a autre chose que des vieilles peintures et des pierres délitées.

Parfois nous voyons dans les airs une terrasse où se promènent sérieusement des groupes de jeunes filles, dont je ne puis apprécier, à cette distance, que la bonne allure et les toilettes claires ; ce sont les demoiselles nobles, un couvent de doncellas. par ailleurs, les fous cramponnés aux fenêtres m' interpellent. Cette maison est bien connue

p82

dans toute l' Espagne, où l' on dit : " on va te mener chez le cardinal. " cet ensemble, d' un pittoresque provocant, d' un énergique relief-où les monuments de brique et les falaises qui les portent se confondent sous une même teinte jaunâtre-nul voyageur qui ne le saisisse, mais l' esprit, la qualité morale de cette reine détrônée, voilà ce qu' il nous faut comprendre. Ce matin j' ai quitté la haute ville des

vainqueurs, la ville solidement construite  
des palais. Je veux gagner le Tage,  
et j'entre dans la misère d'une ville  
arabe. Je descends une côte africaine ;  
les maisons toutes blanches sont séparées  
par des espaces de rocailles, par  
des pourrissoirs pleins de tuiles brisées.  
Peintes à la chaux, elles flamboient.  
Leurs portes ouvertes laissent voir une

p83

cour briquetée : des fleurs, des enfants  
et des femmes accroupies à l'arabe, dans  
des voiles blancs très sales, sur des  
marches blanches.

L'Afrique renaît dans les décombres  
des palais castillans. Une chanson orientale,  
celle-là même que chantait sempiternellement  
mon voiturier sur la route  
de Sparte, s'élève du milieu de cette côte  
brûlée pour affirmer la race indélébile.  
Ce que l'on entend le plus à Tolède, ce  
sont des chansons de malaguenas, quatre  
vers sur une idée très compliquée, que les  
plus simples comprennent aisément. Cela  
vient d'Andalousie et se chante avec une  
inflexion de mélancolie, à la manière du  
muezzin sur un minaret. à peine tombés  
dans l'air lumineux, les premiers sons  
d'une malaguena, la nature et notre  
âme se redressent, fleurissent. Tolède et

p84

les rives du Tage deviennent un buisson  
ardent.

Les terrains autour de Tolède présentent  
des plis immenses et tels qu'on  
dirait un grand burnous jeté sur la campagne,  
un burnous dépouillé et lancé  
hors des murs par un peuple qui toutefois  
n'a pas pu rejeter son sang. Et dans  
Tolède, si je n'ai jamais le cœur froid,  
ni les yeux ennuyés, c'est que j'y vois  
à chaque pas la plus belle lutte du romanisme  
et du sémitisme, un élément arabe

ou juif qui persiste sous l' épais vernis  
catholique.

à Santa Maria la Blanca, jadis une  
synagogue, les juifs avaient pris pour  
devise une modeste pomme de pin ; à  
San Juan de Los Reyes, les hidalgos  
adoptent un coq ou bien encore, plus  
arrogants, des léopards, des lions et des

p85

aigles. C' est révélateur d' une manière  
de sentir, ces motifs ornementaux. Les  
jours où l' on est dégoûté l' on se dit :  
" que faut-il choisir ? Ici, le mufle, et  
là, le fourbe. " mais laissons cette sottise  
idée qui ne nous mènerait à rien...

les vainqueurs de Los Reyes ont tout  
pour eux : la couronne, la main de justice,  
l' épée. Les hommes de la synagogue  
sont désarmés, ne disposent de  
rien que de leur esprit subtil. Les bêtes  
de proie sont avec les princes ; ces juifs  
n' ont que la pomme du pin, de l' arbre  
qui pleure. Comment ces deux mondes  
pourraient-ils s' accorder ? Ici, richesse  
flamande, et là maigreur, élégance d' une  
pensée qui s' est faite sous le palmier.  
J' ai visité la petite église du Christo de  
la Luz, une ancienne mosquée devenue  
église. On y remarque une colonne romaine.

p86

Cette colonne et cette mosquée  
contraintes à servir un dieu qui n' est  
pas le leur, c' est intéressant, mais ce qui  
m' excite davantage l' esprit, c' est de voir  
dans Tolède des ouvrages construits,  
après la reconquête, par les catholiques,  
sur un plan où l' on reconnaît une pensée  
arabe. Ainsi le clocher de Santo Tomé.

Je ne me lasse jamais, l' imagination  
s' ébranle perpétuellement à voir les éléments  
décoratifs arabes employés par les  
espagnols pour la plus grande gloire du  
catholicisme. Au lieu de versets du Coran,

l'ouvrier trace sur les murs des  
phrases latines, espagnoles. Il s'est converti,  
il dit une nouvelle chose, mais sur  
le même ton que ses pères arabes.  
Entrons une minute dans la maison  
de Mesa. Ce débris seigneurial contient  
de merveilleuses arabesques où se mêlent

p87

des écussons espagnols. Elles sont  
tracées avec des clous, dans un plâtre  
très dur, dans un stuc. Ce n'est point  
régulier, c'est comme le travail d'un peintre  
spirituel dont chaque coup de pinceau a  
de l'âme. Cette décoration, une véritable  
dentelle (elle en a même la teinte), encadre  
de grands espaces, aujourd'hui  
de plâtre blanc, que recouvraient jadis  
des tapisseries à personnages, ces splendides  
tapisseries flamandes que nous  
avons vues au palais de l'Espagne à  
l'exposition de 1900. Au-dessous, court  
un revêtement de vieilles faïences bleu,  
vert et or brun. Devant cette merveille  
de goût, je suis capable de me hausser  
au bien-être, à l'apaisement que nous  
donne la beauté, bref de goûter l'art  
pour l'art ; mais à dire franc, ce n'est  
pas ce plaisir sensuel qui me retient ici.

p88

Je songe que l'ouvrier qui eut cette  
patience de ciseler ce réseau inextricable  
d'ornements sur ces plâtres, c'est le  
même qui recommence mille fois la  
même chanson et demeure des jours  
entiers à rouler entre ses doigts un  
chapelet d'ambre, auprès d'une fontaine  
d'Orient. Et s'il pense l'architecture et le  
plaisir de cette manière arabe, ne pense-t-il  
pas à l'orientale le catholicisme ?  
à San Juan de Los Reyes, j'ai vu des  
écussons employés comme des éléments  
décoratifs d'Orient. Des écussons pensés  
à l'arabe ! Quelle riche complexité cela

suppose dans l' âme des ouvriers !  
Il se prolonge indéfiniment dans mon  
imagination excitée, l' intérêt que me  
donnent ces êtres qui se croient des  
catholiques espagnols et que je reconnais  
à leurs actes comme des sémites.

p89

la musique sur la promenade : chaque dimanche,  
à Tolède, j' aimais entendre la musique militaire,  
la musique sur la promenade, que, dans la vieille  
ville romantique, comme dans la plus  
banale des sous-préfectures, la garnison  
offre aux indigènes.  
J' ai vu les dames, les demoiselles et  
les élégants qui les épouseront. Qu' il y  
a d' esprit dans le regard d' une tolédane  
de seize ans ! à cet esprit les petites

p90

filles se préparent, et les vieilles femmes  
en gardent une flamme. Pourtant, les  
plus jolies espagnoles sont à Valence et  
les guides ne signalent pas d' admirer les  
tolédanes. Elles sont petites et, dit-on,  
chlorotiques. Moi, je les ai vues bien  
prises d' ensemble, incapables d' aucune  
gaucherie, ni effrontées, ni trop modestes,  
les yeux remplis d' une âme merveilleuse ;  
j' admirais en elles la douceur, la courtoisie  
d' une vieille civilisation. De jeunes  
servantes, que courtoisaient des militaires,  
surveillaient des enfants distingués,  
pareils à ceux qui, pieds nus, rapides  
et l' oeil splendide de lumière, sur les  
terribles cailloux de cette rocailleuse  
Tolède, ne cessent pas avec bonne humeur  
de réclamer des piécettes. Au milieu  
de ce public en toilettes claires et  
bercé par une musique infiniment paresseuse,

p91

sur ces centaines de figures  
jeunes, mais chargées de siècles, sans

être expert, je distinguais de nombreuses variétés du type sémitique : des arabes et des juifs habillés à l' espagnole. Dans toute l' Espagne, il n' y a pas un juif, sinon une paire de banquiers à Madrid. " nous leur faisons peur " , disent en riant ces braves espagnols. C' est exact : les autodafés ont laissé chez les israélites une réelle répugnance à passer la Bidassoa. Ces grands bibelotiers n' aimeraient pas, comme je fais depuis quinze jours, vivre dans de sombres couvents peuplés de saints implacables. Qu' ils se rassurent ! L' inquisition, après avoir été très populaire dans son principe, s' est fait le plus grave tort par une suite d' erreurs, ayant brûlé

p92

de pauvres diables qui n' étaient ni juifs ni judaïsants. errare humanum est. toutefois, personne ne veut plus en courir le risque.

Mais s' il n' y a plus à Tolède un sémite qui dise : " je suis juif " , ou bien : " je suis arabe " , d' innombrables figures le proclament. En circulant autour du kiosque à musique, sur l' Alameda de Tolède, je croyais voir une illustration de ce fameux petit livre el tizon, qui scandalisa, irrita, épouvanta la société sous Philippe II.

el tizon, c' est un pamphlet, le plus bref et le plus sec, mais terrible par sa vérité, que le cardinal Francesco Mendoza Y Bovadilla écrivit pour venger les déboires d' un neveu à qui l' on demandait la preuve de la pureté du sang (ou peut-être, plus chrétiennement, pour

p93

rappeler à l' humilité une noblesse arrogante). Quelles saisissantes images, révélatrices de toute une civilisation, dans ce titre espagnol : el tizon de la nobleza

espanola o maculas y sambenitos de sus  
linajes ? le tison, le bois brûlé, noirci,  
fumeux, sans étincelle, la branche quasi  
morte de l' arbre héraldique. Le cardinal  
dénombre toutes les grandes familles  
d' Espagne, sans flatterie ni caresses,  
nous dit-il, et dans toutes il découvre une  
tache de sang maure ou juif. Sur ces têtes  
de fiers hidalgos, il secoue toute la friperie  
de ces manteaux de honte, de ces sambénitos,  
que l' inquisition jetait sur les  
épaules des renégats ou simplement de  
ceux qu' elle reconnaissait suspects soit  
de pratiques hétérodoxes, soit d' alliances  
juives ou arabes. à tous les grands lignages  
il fait voir leurs sambénitos, et

p94

sur ces fronts orgueilleux, il pose la  
cendre de son tison.  
Ce pamphlet m' aide à comprendre  
Tolède. En regardant ces visages qui  
passent et repassent sur la place, on se  
rappelle qu' après le retour des rois catholiques  
et le départ des princes maures,  
le fond de la population restait arabe  
et juif, au point que sans l' effort constant  
de l' administration ecclésiastique,  
Tolède fût de son propre poids retournée  
au Coran et à la bible.  
Dans cette ville des nécromanciens et  
de la Kabbale, les grands intellectuels  
d' Israël avaient recueilli et commentaient  
l' héritage de la Judée, de la Babylonie  
et du nord de l' Afrique. Tel fut  
l' éclat de leur science que le nom de  
Tolède éveille, dans la conscience du  
peuple dispersé, des souvenirs aussi puissants

p95

que Tibériade et Jérusalem. Ils parcouraient  
la terre et la mer pour visiter  
toutes les communautés, depuis la Provence  
et le Languedoc, jusqu' à l' égypte.  
Ils critiquaient les idées des chrétiens,



ou mieux, les idées des hommes du Nord,  
et parce qu'elles contrarient leur façon  
héréditaire de sentir, ils enseignaient  
qu'elles contredisent la raison.  
Ces hommes inquiets, à l'esprit subtil,  
également doués pour les finances et la  
philosophie, avaient les soeurs les plus  
attrayantes, qui dans leur jeunesse respiraient  
toutes les séductions du cantique  
des cantiques. Elles furent mille  
fois les héroïnes de tragédies analogues  
à celles que Lope De Vega nous raconte  
(dans la juive de Tolède) de cette fameuse  
Rachel, que l'on surnommait  
Formosa et que les nobles assassinèrent

p96

sous les yeux mêmes de leur roi, parce  
qu'elle le tenait sous ses enchantements.  
Les ruines de la juiverie à Tolède renferment  
une poésie. Elle n'est pas du premier rang.  
Elle est faite d'un mélange  
d'humilité, de longue plainte, de clairvoyance  
et des voluptés du harem. Je  
songe au titre que l'un de ces juifs savants  
inscrivit sur un commentaire du talmud :  
pêle-mêle d'aromates. voilà qui convient  
pour caractériser les puissances et  
les séductions d'Israël. Vainement la fière  
Espagne a écrasé la tentation. Je crois  
la rencontrer encore autour du kiosque  
à musique sur cette place de Tolède.  
Ces promeneuses aux yeux brûlants  
vont aller suivre la neuvaine pour  
honorer la naissance de sainte Thérèse,  
patronne de l'Espagne, mais dans les  
paroles latines qu'elles murmurent avec

p97

tant de sincérité n'exprimeront-elles pas  
une âme orientale ?  
On imagine invinciblement que plusieurs  
d'elles appartiennent à ces familles  
légendaires qui, dans le secret de  
leurs palais écussonnés, longtemps après

l' abjuration de leurs pères, gardent la  
foi et les pratiques du judaïsme.

Ces relaps, l' ancienne Espagne les  
nommait avec horreur des marranos, des  
maudits, (exactement, puis-je le dire,  
des pourceaux.) chrétiens en apparence,  
assistants dévots des cérémonies de  
l' église, ils transmettaient à leurs enfants  
les rites de Jehovah. Entre l' inquisition  
et ces marranos, riches, alliés à  
la grandesse et toujours exposés aux  
fureurs populaires, ce fut, durant des  
siècles, une terrible lutte dans l' ombre,  
où l' hypocrisie et la ténacité défiaient

p98

toutes les ressources de l' espionnage et  
de la cruauté. Un des leurs, le grand  
maïmonide, établit que la récitation  
d' une vaine formule ne constitue pas  
l' idolâtrie. On peut proclamer publiquement  
la vérité de la mission de Mahomet  
ou du Christ, c' est sans importance. En  
cédant à la violence, on n' en reste pas  
moins juif. Sans doute, il serait méritoire  
de mourir plutôt que de renier  
Jehovah, mais dans l' intérêt même d' Israël  
on ne peut ni exiger, ni conseiller  
le martyre. Il suffit de remplir en secret  
ce qu' on peut des devoirs religieux.  
Je ne sais rien qui soit plus en désaccord  
avec la tradition d' honneur que  
nous portons dans nos âmes, mais rien  
non plus qui semble mieux s' accorder  
avec la vie. Maïmonide a vraiment écrit  
le traité des vaincus. Il donne l' art de

p99

durer ; il enseigne l' adaptation à la  
défaite : c' est le secret d' Israël.

Au quitter de la musique, comme je  
passais auprès de Santiago Del Arabal,  
j' eus l' idée d' y pénétrer. On y voit la  
chaire où Vincent Ferrer, au début du  
quinzième siècle, enflammait la population

contre les maures et les juifs. Il  
obtenait de très nombreuses conversions,  
mais pour aller plus vite, un beau  
jour, il descendit de sa chaire, et suivi de  
son auditoire, gagna le quartier juif. Il  
envahit et purifia leur synagogue, aujourd' hui  
Santa Maria la Blanca, tandis  
qu' on jetait dans le Tage un grand  
nombre d' infidèles... rien n' est plus  
beau, dans les dernières heures de la  
journée, que ces précipices où le grand  
fleuve roule ses eaux toujours jaunâtres.

p100

Sur l' autre rive s' étend un paysage de  
Palestine, d' où les prophètes me proposent  
des mots pour lamenter la ruine  
éternelle de Jérusalem... nul doute qu' en  
partant pour cet exploit, et à voir le  
zèle de ses compagnons, Ferrer ne fût  
déjà bienheureux, mais quand tous les  
juifs furent dans le Tage, il devint saint  
Vincent Ferrer. Deux lignes gravées sur  
une pierre dans Santa Maria La Blanca  
commémorent l' irruption de ce Drumont  
plus heureux. Et dans la petite  
église de Santiago Del Arabal, où il tint  
ce fameux meeting, on a depuis lors, par  
respect, cessé d' utiliser la chaire. Une sévère  
effigie du saint homme l' occupe, qui  
tient dans sa main gauche la lourde croix  
avec laquelle il dirigeait ses partisans.

p101

Voilà que j' ai parcouru Tolède dans  
tous les sens, à toutes les heures, et son  
âme demeure toujours sous une quadruple  
serrure. " les maisons de cette  
ville, dit le charmant Théophile Gautier  
(de qui le souvenir invinciblement mélancolique  
apparaît sur le fond de tous  
nos plaisirs espagnols), tiennent à la  
fois du couvent, de la prison, de la forteresse

p102

et aussi un peu du harem. " j' y  
respire une volupté dont j' ignore le  
nom, et quelque chose comme un péché  
se mêle à tout un passé d' amour, d' honneur  
et de religion. C' est le mystère de  
Tolède et nous voudrions le saisir. Mais  
qui donc pourrait nous guider ? Toute  
société a fui de cette ruine impériale.  
On aurait le plus beau palais pour vingt  
mille pesetas et d' excellents pour dix  
mille. Il ne reste ici que de petits propriétaires  
qui ne prennent pas leur parti  
de voir venir les étrangers. Mon coiffeur,  
étonné de mon long séjour, quand l' ordinaire  
des touristes arrivés le matin  
s' en retournent le soir, me disait :  
" le gusta a ud toledo ? Vale poco. No  
hay sino algunas antigüedades solamente.  
Tolède vous plaît ? Elle vaut peu. Il n' y  
a que quelques antiquités seulement. "

p103

il fallait entendre de quel ton le vale  
poco et le solamente !  
dans ce désert, Greco, découvert à  
grand' peine, me donna, me transmit le  
secret de Tolède.

p107

chapitre quatrième. Greco me donne le secret  
de Tolède :  
nous avons bien le droit de le dire,  
après tant de courses à la poursuite des  
oeuvres du Greco dans Tolède, il n' est  
guère de peintre qu' il soit plus malaisé  
d' étudier. Il y a dix ans, nous n' avons  
même pas le plus élémentaire catalogue.  
Dans ces ténèbres, j' eus beaucoup d' obligations  
à M. Aureliano De Beruete, qui  
mit à ma disposition son expérience de

p108

vieux tolédan. Nous allions un peu à la

découverte, à travers les étroites ruelles  
autour des couvents délabrés ! Que de  
difficultés ! Je me souviens qu' après  
avoir appris, Dieu sait comment ! L' existence  
du superbe tableau des deux saints  
Jean, l' évangéliste et le baptiste, dans  
l' église San Juan Bautista, il m' a fallu  
deux jours pour en obtenir l' accès. Et le  
sacristain qui me conduisit m' a dit qu' à  
cette date (octobre 1902) j' étais le premier  
visiteur de l' année. Un tel état de  
choses permet d' apprécier avec exactitude  
les avantages et les désavantages  
des musées, où le simple passant peut  
étudier à son heure une oeuvre bien présentée  
et bien surveillée. Toutefois, dans  
cette véritable chasse au Greco, j' ai  
trouvé la plus heureuse excitation, et  
mon séjour à Tolède fut une retraite

p109

assez analogue à ce qu' est une saison à  
Bayreuth.

Tolède est demeurée la ville toute  
sacerdotale de jadis. La multitude des  
prêtres y est telle qu' un dicton populaire  
assure que chaque habitant, chaque  
jour a sept messes. Exactement, la ville  
renferme quatre-vingt-dix églises et dix-huit  
couvents, bien déchus, il est vrai,  
puisque chacun d' eux ne compte plus, en  
moyenne, qu' une vingtaine de nonnes.  
On ne visite aisément que ceux où ces  
dames fabriquent des confitures. Dans  
les autres la règle est sévère. L' abbesse  
de Santo Domingo El Antiguo, à qui  
j' apportais une lettre, me fit répondre  
que les portes s' ouvraient, pour l' office,  
de six heures à six heures et demie du  
matin. Une autre, moins bienveillante,  
ne trouva rien à me dire, sinon qu' à

p110

cinq heures du matin, la soeur tourière  
poussait à la rue les poussières des corridors

et que je pourrais en profiter.  
Quant aux églises, elles sont verrouillées,  
sauf durant l' office, qui se dit  
à des heures variées. Bien plus, il en est  
qui n' ouvrent qu' une fois l' an, le jour  
de la fête patronale.

Disons-le en passant, l' auteur de ces  
lignes aurait accepté avec plus de soumission  
cette rigoureuse discipline, s' il  
avait pu continuer d' y voir un pieux  
respect. Mais à San José, qui ne s' ouvre  
que de six à six heures et demie, un  
sacristain le scandalisa fort, quand il ne  
put le retenir de grimper sur l' autel pour  
lui montrer, démarche superflue ! La signature  
du Greco dans la tête du lion  
sous la main de sainte Técla.  
D' ailleurs, toutes ces barrières franchies,

p111

l' amateur, bien souvent, ne trouve  
qu' une déception. L' original a disparu,  
une copie a pris sa place. C' est ainsi qu' à  
Santo Domingo El Antigo le tableau  
du maître-autel, emporté par l' infant  
Sébastien, ne se survit que dans un  
misérable pastiche. De là tant de Greco  
qui traversent nos ventes, pour aller  
s' engloutir dans les ténèbres dorées du  
Far-West.

D' autres fois, le chef-d' oeuvre, bien  
que demeuré en place, n' est pas visible,  
soit par défaut de lumière, soit par excès  
de décor. à Tolède, on prend en horreur  
les fleurs en papier, que les pauvres  
religieuses s' ingénient à découper et qui  
courent en festons épais devant les plus  
belles peintures.

Enfin, dans quel état de délabrement  
les plus précieux tableaux s' offrent à nos

p112

yeux ! Ils reposent dans leurs cadres  
originaux, mais couverts d' une crasse  
infâme. M. De Beruete m' a dit que si

j' étais venu cinq ans plus tôt à Santo Tomé, j' aurais vu l' enterrement du comte d' Orgaz pendre comme une loque. Et pourtant le Greco, qui connaissait, semble-t-il, la prodigieuse négligence de ses concitoyens, avait cloué sa toile sur de bonnes et épaisses planches de bois, de façon que la poussière ne pût l' attaquer par-dessous.

Aujourd' hui, les tolédans, avertis par les hauts prix qu' obtient leur peintre, ont recherché soigneusement ses oeuvres dans leurs églises, leurs couvents et leurs palais. Et loin d' en négliger aucune, ils céderaient plutôt, si je ne m' abuse, à la tentation de les multiplier.

p113

Mm. Lafond et Cossio inscrivent sur leurs catalogues environ cent cinquante tableaux du Greco. Je suis parvenu à voir ceux de Tolède, une quarantaine, je crois. J' ai cherché à les étudier dans l' ordre chronologique.

J' allais successivement à Santo Domingo El Antiguo, à la cathédrale, à Santo Tomé, à la chapelle de San José, au couvent de San Pablo, aux églises de San Juan Bautista, de San Nicolas et de San Vincente, au musée provincial.

Partout j' ai retrouvé le cri des petits bedeaux devant les funérailles d' Orgaz :  
" demente ! c' était un fou ! "

l' opinion de ces enfants est partagée par un grand nombre de critiques. Antoine De Latour parle du " génie de ce pauvre insensé " . Théophile Gautier lui-même admet que le Greco craignait de

p114

passer pour imitateur du Titien et que cette obsession le jeta dans les caprices les plus baroques. Déjà au temps du peintre, une légende courait qu' il était

devenu fou. On voit un Pacheco y prêter  
quelque crédit. Mais à tous les étonnements  
le Greco répondait avec dédain  
qu' il n' avait pas à donner ses raisons.  
C' est qu' aussi bien on touchait là au  
secret de son coeur.

J' ai été frappé par une inscription que  
cet homme mystérieux a mise sur sa  
vue de Tolède, au musée provincial. Ce  
sont dix-sept lignes jetées dans un coin  
de la toile. On croit l' entendre qui médite :  
ha sido forzoso poner el hospital de  
il a été nécessaire de mettre l' hôpital de  
Don Joan Tavera en forma de modelo porque  
Don Juan Tavera en forme de modèle  
(c' est-à-dire

p115

de le présenter comme un détail, de le  
mettre hors de l' ensemble) parce que  
no solo venia à cubrir la puerta de Visagra,  
non seulement il venait cacher la porte de  
Visagra,  
mas subia el comborrios o copula de manera  
mais sa coupole montait de telle sorte  
que sobrepujava la ciudad, y asi una vez  
qu' elle surpassait la ville, et ainsi une fois  
puesto como modelo y movido de su lugar  
l' ayant mis comme modèle et bougé de sa place  
me parecio mostrar la traz antes que otra parte.  
il me semble (préférable) de montrer la façade  
plutôt que ses autres côtés.  
y en lo demas de como viene con la ciudad  
et pour le reste, en ce qui concerne sa position  
dans la ville,  
se vera en la planta.  
on le verra dans le plan.  
tambien en la historia de nra senora  
aussi, dans l' histoire de notre-dame  
que trahe la casulla à santo Ildefonso  
qui apporte la chasuble à saint-Ildefonse  
para su ornato y hazer las figuras grandes  
pour raison d' ornement (préoccupé d' obtenir un  
bel effet décoratif) et de faire les figures  
grandes.  
me he valido en cierta manera



je me suis prévalu (j' ai profité) en certaine  
façon  
de ser cuerpos celestiales, como vemos

p116

de ce qu' il s' agissait de peindre ces corps  
célestes (et je les ai traitées en profitant  
de ce que) nous voyons.  
en las luces que vistas de lejos por pequenas  
que sean  
dans les lumières que, vues de loin, et si petites  
qu' elles soient,  
nos parecen grandes  
elles nous paraissent grandes.  
ces lignes un peu obscures, d' une  
esthétique si volontaire, où les derniers  
mots trahissent un esprit mystique, nous  
mettent sur la voie pour comprendre  
comment l' élève correct des brillants  
véniens est devenu un peintre si " bizarre "  
et si " pauvre ". On entrevoit  
dans quelle crise de l' âme dut éclore ce  
que certains nomment sa folie et que  
nous préférons appeler son génie.  
La Castille étonna, domina le Greco.  
Il arrive souvent qu' un étranger surpris  
par un milieu nouveau en saisit les

p117

nuances et saura le peindre mieux que  
ne feraient les indigènes de talent. Philippe  
De Champagne vint des Flandres  
à Paris pour être le portraitiste de Port-Royal.  
Le Greco, débarqué d' Italie, s' est  
trouvé, en un rien de temps, le peintre  
le plus profond des âmes castillanes.  
C' est lui, c' est ce crétois qui nous fait  
le mieux comprendre les contemporains  
de Cervantès et de sainte Thérèse.  
Quelque première éducation byzantine,  
ou bien la nostalgie de son milieu  
oriental lui servirent-elles pour qu' il  
aimât cette population catholique et  
moresque ? Nous sommes libres de l' imaginer  
comme un héritier de la vieille

civilisation hellénique, ou d' admettre  
que, grandi au milieu des spectacles de  
l' Islam, il était prédestiné pour interpréter  
la part sémitique qu' il y a dans

p118

Tolède. Le certain, c' est qu' on le voit,  
dès son premier pas dans cette ville, se  
soumettre d' enthousiasme aux influences  
du lieu, s' envelopper de l' atmosphère, la  
simplifier et la dramatiser. Il traduit le  
paysage où il vient de tomber. Au milieu  
des collines grises et des tristes hidalgos,  
il abandonne les intonations chaudes,  
familières à l' opulente Venise et à la  
Rome des papes, pour se plaire aux lumières  
pâles et froides. Est-ce lui-même  
qu' il a représenté dans cet artiste en  
train de peindre, que j' ai vu, il y a  
quelques années, au palais de San  
Telmo à Séville ? Tout au moins, c' est  
sa propre palette qu' il lui a mise à la  
main. Elle ne se compose plus que de  
cinq couleurs : du blanc, du noir, du  
vermillon, de l' ocre jaune et de la laque de  
garance. Délaissant la série des teintes

p119

rousses et dorées, il adopte celle des  
bleus et du carmin. Il aime créer de  
violents contrastes en posant de grandes  
masses de couleurs, vives jusqu' à la crudité,  
cependant qu' il inonde ses oeuvres  
de gris cendré.

Ce singulier mélange d' harmonie et  
de déséquilibre, cette intensité froide et  
lumineuse lui servent à exprimer une  
certaine moralité. Que valent désormais  
pour cet étrange converti le pittoresque  
et le paganisme chers à la magnifique  
Venise ! à Tolède, on ignore la beauté  
aimée pour elle-même, comme l' aime  
l' Italie. Maintenant sa peinture présente  
les brusques alternatives saisissantes, un  
peu barbares, de cette âme espagnole

tout entière résumée par le prosaïque  
Sancho et le visionnaire Don Quichotte.  
Le visionnaire toutefois domine. Greco

p120

allonge les corps divins ; il les voit pareils  
à des flammes que les ténèbres semblent  
grandir. Il enveloppe toutes ses visions  
d' une clarté stellaire.

Ce n' est pas que ce lunatique perde  
le bénéfice de ses sérieuses études italiennes.

Il se souvient d' elles pour les  
employer dans un esprit nouveau. Tel  
grand tableau du Tintoret, au musée  
du Prado, montre les teintes, les lignes,  
voire l' émacement de Greco, mais celui-ci  
est moins encombré, d' une plus aiguë  
sobriété, j' oserai dire plus arabe.

Le voilà parti pour être un peintre de  
l' âme, et de l' âme la plus passionnée :  
l' espagnole du temps de Philippe Ii. Il  
laisse à d' autres de représenter les martyres  
affreux, les gesticulations violentes,  
toutes ces inventions bizarres ou  
cruelles qui plaisaient à un peuple de

p121

mœurs dures, mais il gardera ce qui vit  
de fierté et de feu au fond de ces excès.

Ils valent pour ramener toujours les  
esprits au point d' honneur et aux vénération  
religieuses. Et dans son oeuvre  
Greco manifestera ce qui est le propre  
de l' Espagne, la tendance à l' exaltation  
des sentiments.

Devant ce modèle sublime qui l' émeut,  
devant l' âme castillane, Greco oublie ses  
habiletés ; il se fait un oeil neuf, une  
main de petit enfant, une conscience de  
primitif. Comme il dit tout droit ce qu' il  
lui importe de dire ! Au milieu d' une  
tendance générale à l' emphase, voici une  
pensée toute nue. On est émerveillé ou  
bien scandalisé, mais nul ne reste indifférent  
à cette matière directe. Ainsi réduit

à l' essentiel, dégraissé et tout nerveux,

p122

un tel art pourrait sembler un peu  
maigre, un peu maladroit, n' était son  
état de spasme qui nous surprend et  
nous ranime.

Que de fois, à la chambre des députés,  
après des discours irréprochables et  
même qu' il fallait admirer, mais secrètement  
insupportables de convention et  
d' artifice, j' ai vu avec soulagement un  
homme quelconque prendre la parole.  
Dieu soit loué ! En voilà un qui ne parle  
pas très bien ! Et s' il avait une âme,  
eût-il bégayé, qu' il me reposait ! Mais ce  
retour à la sincérité plaît surtout chez un  
artiste qui connaît tous les raffinements.

Le Greco abandonne, rejette toutes les  
habiletés théâtrales qu' il avait apprises à  
l' école des vénitiens : c' est qu' il possède  
une âme profonde et attentive. Avec un  
magnifique sang-froid, il élimine tout ce

p123

qui n' est pas l' essentiel, et il s' élance  
violemment vers ce qui est pour lui  
l' absolu. Les génies de cette sorte mènent  
leurs travaux avec la surprenante faculté  
de décision des grands chirurgiens. Greco  
semble fantasque, ignorant des règles.  
Il les connaît, mais les dépasse, car une  
rhétorique n' est point le talent. Il domine  
cette Castille dont il fait sa matière.

Il est devenu un de ces hidalgos à  
idée fixe, toujours entraînés par l' esprit  
d' aventure, par la chimère, prêts à rouer  
de coups et à brûler celui qui ne rendra  
pas hommage à la suprématie de leur  
Dulcinée et de la vierge Marie, ou bien  
encore à sacrifier la guenille humaine,  
leur corps ou celui des autres, pour la  
conquête de l' or fabuleux des îles. Ces  
grands songeurs, ces visionnaires que  
Cervantès fait trébucher si durement et

pour lesquels tout de même on éprouve le plus amical respect, Greco est devenu leur pareil. Voyez ces portraits. Voyez encore que la critique le juge comme un héros que sa chimère emporte dans l'absurde.

Ce n'est pas un dément, c'est un homme à obsessions. Il vit toute sa vie sur les mêmes idées. Il les reprend, il les remâche, les mûrit dans son âme et les porte de tableaux en tableaux, toujours pareilles et chaque fois chargées de plus de sens. Il a son François D'Assise, son vieillard à barbe blanche, son Christ, sa vierge (peut-être sa fille qu'il divinise mieux chaque jour) et son page (où l'on croit reconnaître son fils, qu'il voit éternellement petit garçon). Il se place lui-même volontiers dans ses toiles, et son visage s'enrichit des ennoblissements

de son âme. Que ne puis-je étudier toute la série de ses anges ! Celui qui, d'une aile souveraine, porte l'ascension de la vierge, dans l'église Saint-Vincent, me fait penser à la belle image d'un savant juif tolédan, Abraham Ibn Ezra, une sorte de ménestrel ou de philosophe, qui parcourait au douzième siècle les communautés juives et qui disait : " la raison est un ange entre l'homme et Dieu. " voilà le sens que, de toile en toile, ce grand songeur est parvenu à donner au médiocre élément décoratif qu'est à l'ordinaire l'ange de sainteté.

Elles naissent d'un point de vue prosaïque, les objections que l'on oppose au Greco. à travers son oeuvre, elles atteindraient toute l'Espagne ascétique. écoutons, par exemple, Antoine De Latour en

face du comte d'Orgaz : " nulle part,  
écrit-il, dans Tolède et les bords du Tage,  
nulle part le génie du pauvre insensé  
n'est resté marqué d'une manière plus  
saisissante. Ce que j'appellerai la partie  
humaine de ce tableau, c'est-à-dire le  
mort et ceux qui l'entourent, est admirable.

Toutes ces têtes sont vivantes ;  
tous ces personnages groupés avec beaucoup  
d'art, et la distribution de la lumière  
fait heureusement ressortir l'unité  
de l'ensemble. Mais rien de cet art savant  
ne se retrouve dans la partie supérieure  
de l'oeuvre. Le ciel est un chaos de  
nuages où semble se refléter le désordre  
du cerveau du peintre... "

cette opinion est si répandue qu'au  
musée du Prado il existe une réplique de  
l'enterrement privée de sa gloire. Quel  
grossier contre-sens ! En mutilant ce

p127

tableau, on a commis la même erreur,  
fruit d'une âme plate ou mal renseignée,  
que ceux qui disent : " j'aimerais Jeanne  
D'Arc sans ses voix. " comment ne sentent-ils  
pas, ces amateurs du terre-à-terre,  
que ce ciel complète et justifie  
l'expression donnée par le peintre à ses  
personnages, une expression qu'il avait  
saisie dans le visage et dans l'âme des  
plus nobles tolédans.

Ce beau mélange de tristesse, d'humilité  
et de dignité, les hidalgos de l'enterrement  
le doivent à la connaissance qu'ils  
ont d'une vie surnaturelle. Ce que Greco  
a peint au-dessus de leurs têtes, ils le  
voient avec le regard de l'âme. Dans  
cette gloire où l'on veut trouver une  
preuve de démente, nous reconnaissons  
la conception métaphysique qui vit sous  
leurs fronts fermés. Voilà les visions très

p128

précises, un peu bizarres, qui animent  
toute leur vie et les laissent indifférents,  
comme des arabes, à ce qui, pour nous  
autres, gens modernes, semblerait l'essentiel.

Aux yeux d'un contemporain de sainte  
Thérèse, les amis d'Orgaz sont des âmes  
assujetties à des corps. Elles s'échappent  
de leurs gaines, flottent dans l'air,  
montent vers la gloire. C'est le geste du  
Christ, si doux, si élégant, qui les attire.  
Elles vont à lui comme les cœurs accourent  
à un mot sublime de poésie.

Ainsi le génie du Greco parvient à  
nous rendre sensible la métaphysique  
qui enchante ses modèles. à mesure  
qu'il avance en âge, il semble que ses  
rêves d'artiste se chargent de plus en plus  
de méditations religieuses. Quelle noble

p129

tendresse exhale sa décoration de la  
chapelle San José : ce saint Martin  
presque incolore, jeune homme charmant  
qui fait la grâce de son manteau à  
un compagnon moins favorisé ; ce saint  
Joseph, gouverneur d'un jeune prince,  
tous les deux fêtés par l'adolescence  
et que les anges couronnent avec les  
gestes les plus enlaçants et les plus  
courtois !

Saint Joseph, chez Greco, a toujours  
un rôle charmant. On le vérifie encore  
dans la jolie sainte famille de saint  
Jean-Baptiste De Tavera, où la vierge  
allaite l'enfant, tandis que saint Joseph,  
de l'air le plus intéressé, se tient en arrière.

Le peintre a compris ce que ce père  
adoptif d'un Dieu devait mettre de discrétion  
dans toute sa conduite. Honnête  
homme, chargé d'une tâche impossible,

p130

précepteur d'un génie et mentor d'un  
grand prince.

Aux effusions innocentes du cœur,

Greco associe les arcanes de la mystique.  
Il approche de la cinquantaine.  
Qu' il peigne des êtres humains ou divins,  
il ne s' attache désormais qu' à la représentation  
des âmes. Ses personnages  
saints ne sont plus que des flammes.  
Voyez, au musée du Prado, sa résurrection  
du seigneur. la terre est vaincue ;  
notre sauveur, un drapeau à la main,  
regagne les cieus. C' est une aiguille que  
l' aimant arrache de la matière grossière.  
Entrons à l' hôpital San Juan Bautista  
de Tolède examiner son baptême du  
Christ. pourquoi donc Jésus se  
tourmente-t-il ainsi, et notamment qu' est-ce  
que cette jambe droite qui se tortille à  
la folie ? Greco brise le dessin et veut

p131

créer des formes mieux capables d' exprimer  
sa pensée. Ne s' agit-il pas pour  
le Christ et pour l' humanité entière de  
naître à une vie nouvelle ? Dans ces eaux  
le vieil Adam régénéré se transforme.  
Toutes les pensées qui émanent d' un tel  
acte, Greco les saisit et les mêle. Il  
semble peindre des associations d' idées.  
La scène se passe dans un jour fané,  
dans une lumière de cave. C' est ce que  
voit l' oeil intérieur. C' est spectral. Voilà  
l' oeuvre d' un visionnaire devant qui le  
ciel et la terre se mêlent.  
Quelle tragédie de la religion nous  
jouent (au collège des demoiselles  
nobles) le saint François D' Assise,  
véritable Hamlet, maniant la tête de mort,  
-et (dans l' église Saint-Nicolas) le  
Santo Domingo De Guzman, brisé par un  
spasme d' amour devant un crucifix, -

p132

et telle scène hors du possible, empruntée,  
dit-on, à l' apocalypse, que possède  
le peintre Ignacio Zuloaga ?  
Peu de mois avant de mourir, Greco



peignit pour l' église Saint-Vincent de Tolède une ascension de la vierge, dans sa dernière manière et pourtant merveilleuse de couleur. La photographie ne peut communiquer les sentiments que fait surgir en nous, grâce à ces tons de lumière et de carmin, cette composition, à la fois la plus élégante et la plus puissante.

La vierge s' élève dans les airs, entourée de sa cour céleste et de ses musiciens. C' est une reine parmi ses pages, ravissante de dignité, précieuse à tous. Elle semble une voix, un chant qui vibre, ou bien encore un repos frémissant au milieu d' une danse. Cette dernière analogie exprime, au mieux que

p133

je puis, l' admiration, le silence, qui me suspendaient à cette toile. On y voit des airs de têtes, des poses sur les pointes, des attitudes nobles, rares, recherchées et pourtant les plus faciles. C' est exquis, c' est singulier, et c' est obtenu, toutes ces ténuités nerveuses, par une violence sublime de génie. L' ange du bas, pour soulever la vierge et porter toute la composition, déploie son aile avec une force à tout briser. Sainte folie, magnifique audace de ce vieillard Greco !

Désormais avec ses moyens à lui, il est en mesure d' exprimer tout ce que renferme son coeur impatient, qui se gonfle de richesses et dans peu de mois va mourir.

Comme je les aime, ces oeuvres mystérieuses des grands artistes devenus vieillards, le second Faust de Goethe, la

p134

vie de Rancé de Chateaubriand et le bruissement des derniers vers de Hugo quand ils viennent du large s' épandre sur la grève. Pressés de s' exprimer, dédaigneux de s' expliquer, contractant

leurs moyens d'expression comme ils ont resserré leur paraphe, ils arrivent au poids, à la concision des énigmes ou des épitaphes. Leurs sens demi-usés les laissent-ils à l'écart, en marge de l'univers ?

Ils nous semblent détachés de tous les dehors, solitaires au milieu de leurs expériences qu'ils transforment en sagesse lyrique. Et le chef-d'oeuvre du Greco selon mon coeur, la fleur de sa vie surnaturelle, c'est justement le dernier tableau qu'il a peint, sa pentecôte que l'on voit au musée de Madrid. Souvent les Greco me demandent un effort, je crois y distinguer des mouvements

p135

qui se contrarient, un manque de continuité dans l'accent et dans la manière de traiter. Ainsi, quelles que soient mes raisons d'aimer la partie supérieure d'Orgaz, j'y trouve du disparate. Elle est légitime, nécessaire, mais mal raccordée, mal fondue. Au contraire, cette pentecôte, cette venue de l'esprit-saint, me donne une pleine unité d'impression.

Tous ces êtres, apôtres et saintes femmes, qui à bien voir sont des portraits, s'élancent, d'un seul et même mouvement, hors de leur condition naturelle, pour rejoindre l'esprit-saint qui plane lumineusement. Nous les voyons devant nous qui se spiritualisent.

Un enchantement d'enthousiasme les perce et les transfigure, les héroïse. Le vieillard Greco, dans cette pentecôte, a donné sa plus rare génialité. Dans

p136

Orgaz, il juxtaposait un chef-d'oeuvre d'art réaliste (un enterrement à Tolède) et un essai de peinture de rêve. Mais ici, il groupe des êtres vivants, des espagnols, tordus, fondus, volatilisés par le plus prodigieux émoi. C'est, rendue

sensible, une vérité de la religion.  
Et l' on a dit qu' il était fou ! ... attention !  
Tout simplement, c' est un catholique  
espagnol ; je veux dire qu' il réalise  
une certaine qualité de sublime, que  
peuvent produire toutes les nations catholiques,  
mais auquel l' espagnole attache son nom.  
Ses toiles complètent les traités des  
sainte Thérèse et les poèmes des saint  
Jean De La Croix. Elles initient à la vie  
intérieure des dignes castillans. Aucun  
livre n' en donne une idée aussi complète,  
aussi neuve. Nous y voyons mieux que

p137

les traits des morts : leurs rêves, leurs  
songeries. Le Greco nous mène au fond  
natif des tolédans du dix-septième siècle.  
Voici leurs plus nobles désirs qui s' étirent  
vers le ciel, et sans Greco, sans cette  
peinture hallucinée, nul de ces coeurs  
n' eût été préservé de la mort. S' il ne  
me tenait compagnie, je ne sentirais  
aucune âme dans cette ville près de  
tomber en poussière ; j' ignorerais avec  
quelle étoile les tolédans étaient accordés.  
Quand je parcours leur cathédrale,  
c' est par Greco que je connais de quel  
émoi ils la remplissaient. Loin de l' heureuse  
allégresse italienne et de la bonne  
santé prosaïque des Flandres, il nous  
place au milieu d' un peuple triste, contemplateur,  
d' une mélancolie funèbre.  
J' aimerais moins les décombres de Tolède,  
si je ne voyais, grâce au Greco, les

p138

couleurs et les grandes lignes du mysticisme  
qu' ils ont abrité.  
Que ces couleurs soient souvent blafardes  
et ces lignes trop allongées, on  
n' en saurait disconvenir, mais c' est ainsi  
que devait voir le peintre des âmes tolédanes.  
Sa manière ne va pas sans éveiller  
certaines répugnances. Et je crois entendre

quelques-uns qui lui disent :  
" c' est possible que les esprits bienheureux  
se dépouillent, dans leur gloire,  
de toutes les faiblesses, mais nous les  
aimions, ces faiblesses. Vos anges de  
lumière nous désorientent avec leur perfection  
immatérielle ; elle nous semble  
froide et monotone. Nous vous passerions  
d' épurer la vie terrestre, pourvu  
qu' en sacrifiant ce qui mérite de périr,  
vous sauviez ce qui est digne de persister.

p139

Que ne transportez-vous dans vos  
gloires supraterrrestres le meilleur de  
cette vallée de misère ! Si les vivants  
mêlent à leur fragilité mortelle quelque  
chose de divin, faut-il donc qu' ils le perdent  
en montant au ciel pour l' éternité ?  
à qui pensez-vous que ces tons de peste  
paraîtront un beau paradis ? Nous entendons  
bien que la foi spiritualise les êtres,  
mais vous nous montrez une larve quand  
nous désirons de voir un sublime papillon. "  
on a reconnu le ton de cette plainte.  
Elle a l' accent du dix-neuvième siècle.  
Elle suppose un Greco romantique,  
désespéré jusqu' à la folie par le spectacle  
du monde et qui se réfugie dans le  
mystère, au séjour des esprits. Pour les  
satisfaire, ces mécontents, il faudrait  
que le Greco dît au monde imaginaire

p140

qui flotte sur Tolède et dont il a fait  
son modèle ce que chante Manfred à la  
fée des Alpes, sous l' arc-en-ciel du torrent :  
" beau génie, ta chevelure de lumière,  
tes yeux éblouissants de gloire, tes  
formes rappellent les charmes des moins  
mortelles des filles de la terre, mais  
agrandies dans leurs proportions plus  
que terrestres et d' une essence plus pure. "  
de tels voeux trahissent une méconnaissance  
absolue de la véritable destinée

artistique du Greco. C' est dans son rôle de rejeter les moyens de séduction physique et de nous entraîner dans un lieu où nous soyons délivrés du plaisir des sens. Avec lui, nous sommes en pleine métaphysique espagnole. Il nous faut donc accepter ces " corps glorieux " sublimés, spiritualisés, images lucides,

p141

froides et rayonnantes de notre personne épurée et de notre âme libérée. Acceptons le Greco dans son intégrité, comme un peintre dont le génie est de penser à l' espagnole.

Nous en avons connu bien d' autres qui pensaient à l' espagnole ! Notre Corneille, par exemple. Corneille et Greco altèrent les rapports réels des choses ; ils sacrifient ceci et cela, en vue d' obtenir un effet plus noble. Et Don Quichotte !

Le chevalier de la triste figure pense à l' espagnole, déforme toutes choses. L' importance de ce livre admirable, c' est que le grand Cervantès nous fait toucher du doigt cette faculté de déformation ; il nous montre qu' elle naît du coeur (et aussi de la vanité).

Mieux que personne, le crétois, élève

p142

de Venise, a saisi le secret de Tolède. Il est allé droit à la cause. Ces tableaux, ainsi placés au coeur de l' Espagne, nous donnent une intuition sur les mobiles de cette nation dans son âge classique. Chacun de ses personnages extraordinaires porte au fond de la conscience le même principe d' espoir, d' ardeur et de détachement. Ce sont des êtres qui vivent du divin. Voyez-les se suspendre à Dieu. Ils l' aspirent à eux et aspirent à lui. Tout chez eux est significatif de l' eucharistie.

Les dogmes catholiques sont la pensée constante de l' Espagne. On retrouve leur influence sur les domaines les plus imprévus. Les auto-sacramentales, pièces en un acte destinées à célébrer le saint-sacrement, ont leur analogue en peinture. Tous les modèles du Greco

p143

psalmodient la louange de l' immaculée conception et de la présence réelle. Son esthétique, c' est l' enthousiasme de la communion. Ces corps qui semblent s' étirer vers le ciel, ce sont des âmes qui se purifient, se transforment. Sur les ruines de l' égoïsme vaincu, elles gagnent les royaumes de l' esprit. Le pénitent passionné, avide d' infini, s' élance affranchi, allégé vers son Dieu.

Les grandes rêveries religieuses sont encore l' ordinaire de la vie à Tolède. Chez nous, elles sont retenues et concentrées dans l' âme, ou bien ceux qui les expriment enflent la voix d' une manière pénible. Mais là-bas, les sentiments de dévotion s' écoulent paisiblement et ne s' étonnent pas d' eux-mêmes. Les tolédans, agenouillés sur les dalles

p144

des églises, passent des heures en face des vérités théologiques aussi volontiers que les orientaux devant les décorations entrecroisées de leurs murailles. Une simple portière de cuir tombe entre leur plaisir contemplatif et la rue, dont elle n' arrête même pas le bruit.

Je me rappelle qu' une après-midi, je suis entré, par hasard, non loin de la députation provinciale, dans un couvent de carmélites, édifié, me dit-on, par la nièce de sainte Thérèse. C' était au cours d' une neuvaine pour l' anniversaire de la sainte. Il y avait des tapis épais, des tentures de soie, beaucoup de

fleurs en papier et des bougies allumées.  
Nul office d' ailleurs, mais des voix charmantes,  
et les chanteuses invisibles. Une  
femme en mantille et vêtue de noir,  
penchée sur un prie-dieu, s' éventait

p145

d' un grand éventail noir. Auprès d' elle,  
trois fauteuils de reps rouge, placés  
en demi-cercle, semblaient attendre. Un  
piano était ouvert ; des bouquets disposés  
sur les autels, comme sur des consoles.

J' entendais au dehors des femmes  
faire jouer des enfants. Un enfant de  
choeur tout en noir, circulait, portait des  
roses, pliait de grands draps blancs,  
semblait un page bien dressé. Je croyais  
faire une visite et, en examinant les  
objets, attendre la dame toujours en  
retard qui s' habille.

C' est un boudoir. J' y compte jusqu' à  
neuf portraits où sainte Thérèse défaille.

Cependant les douces voix qui  
s' étaient tues pour prier recommencent  
leurs chants derrière la grille close.  
Tantôt une seule parle, tantôt elles se

p146

concertent, et puis toutes haussent le ton.

Dans cette chapelle des carmélites  
tolédanes, je me suis rappelé une phrase  
de Mahomet : " il y a deux choses que  
j' aime, les femmes et les parfums ; mais  
ce qui réjouit mon coeur plus que tout,  
c' est la prière. " sur les étendards de  
couleurs variées et brillantes, les ardentes  
devises : " je meurs de ne pas  
mourir " ou " souffrir ou mourir " , répondaient  
aux parfums, aux couleurs  
et aux chants.

Je me suis renseigné. Ces carmélites  
vivent, Dieu sait comment. Elles ont  
dans leur cloître un petit potager, et  
quand il faut, elles vendent quelque  
objet d' art. Ce sont de pauvres créatures.

Les jeunes castillanes font volontiers  
le voeu de se donner à Dieu,

p147

mais elles se rachètent en fournissant  
une petite dot à une fille de la campagne  
qui devient à leur place l' épouse du  
seigneur. Et si le goût de cette chapelle,  
aux mains de ces humbles servantes,  
demeure excellent, c' est que la tradition  
fixe la place de chaque objet et qu' on  
est trop pauvre pour acheter rien de  
nouveau...

c' est ainsi que bien souvent, au  
hasard de me promenades, j' ai vu dans  
Tolède les mouvements les plus naturels  
de cette vie mystique dont Greco fut le  
peintre. J' ai vu respirer, d' une manière  
familiale, une vie toute pénétrée d' humilité  
et de lyrisme, et j' eus à la portée de  
la main le jeu des plus hautes et des  
plus paisibles facultés spirituelles. De  
tels états ne semblent pas compatibles

p148

avec la grande civilisation et par exemple  
avec l' emploi de chef de gare. Mais ils  
laissent dans Tolède une atmosphère où  
plus d' un, qui ne s' en doute pas, gagnerait  
à fréquenter.

NOTES DE L'AUTEUR

p149

Page 23 :

quelle féconde méditation nous propose  
la vue des liens d' étroite parenté qu' il y a  
entre l' oeuvre d' un Tintoret et l' oeuvre d' un  
Greco ! Tintoret engendra Greco ; certaines de  
leurs toiles peuvent indifféremment être  
attribuées à l' un ou à l' autre. Mais regardons  
mieux : chacun d' eux a son âme, ou plutôt  
chacun d' eux travaille pour une civilisation  
déterminée.



(disons-le en passant, il avait bien du bon sens, Béranger, quand Chateaubriand lui disait, en 1845 : " les Bonapartes reviennent. Vous l' aurez voulu, Monsieur De Béranger " et qu' il répondait : " moi, bon dieu ! Je n' ai rien voulu. J' ai fait des chansons pour être chanté en France. C' est donc la France qui les voulait. " c' est possible que Greco n' ait pas

p150

très bien compris ce qu' il voulait, mais c' est un fait qu' à mesure qu' il peignait pour les tolédans il a transformé Tintoret.) prenons conscience des transformations que la dévotion espagnole fait subir au tableau de sainteté italien. Chez Greco, il y a un sentiment dévot, une puissance chrétienne que Tintoret ne possède en aucune manière. à la Scuola San Rocco, tout est dramatique, émouvant au possible, nullement religieux. Voyez à Dresde, un des plus nobles tableaux qui existent, une des beautés du monde, les femmes jouant de la musique (du Tintoret). C' est une merveille païenne, le type de ces concerts que nous connaissons à Paris par le sublime Giorgione, la plus complète représentation du nu. Qu' est-ce que l' Espagne quasi musulmane pourra bien en faire ? Elle va reculer d' horreur ? Que non ! D' un paganisme éblouissant elle tire avec aisance un christianisme ascétique. Nous avons tenu à donner parmi les illustrations de ce volume une sainte Madeleine, pour qu' on la compare aux Madeleines italiennes, et surtout ce tableau bizarre où l' on croyait jadis reconnaître une vision de l' apocalypse,

p151

un saint Jean à Pathmos et que l' on appelle encore l' amour profane. exactement, à notre avis, il faut y voir une forme espagnole du jugement de Pâris. C' est l' âme fidèle qui voit les tentations lui apparaître... ne me dites pas que le

dix-neuvième siècle français de Musset et le dix-huitième siècle de Laclos ont, tout de même, donné un plus rare aspect aux problèmes de l' amour. Là n' est pas la question. Ce qui m' émerveille, c' est que les formes païennes épanouies de Venise aient pu tout aisément fournir une expression à la terrible et resserrée Tolède...

Greco, toute sa vie, emploie les moyens d' art que Tintoret lui a mis en main. Quelle leçon pour les pauvres artistes, ignorants et infatués qui croient qu' à négliger la tradition, à se soustraire à l' enseignement des maîtres, ils assurent mieux leur personnalité !

Page 34 :

autant qu' on en peut juger, cette machine se composait d' une roue sur laquelle étaient fixés des seaux, qui puisaient l' eau dans le fleuve et la versaient dans des canaux

p152

en bois. On voit ces canaux sur la toile, mais on ne distingue pas quel mécanisme pouvait élever l' eau jusqu' à Tolède. Il ne reste aujourd' hui de l' artifice de Juanelo aucune autre image que cette roue brillante, argentée sur les bords, qui tant de fois intrigua les admirateurs du Saint-Martin. mais l' on prétend que les ruines qui émergent du Tage, tout près du pont d' Alcantara, seraient les assises mêmes de la machine.

Et moi, je devais revoir dans la charmante, la bruisante, la bourdonnante Hama de Syrie, ces roues élévatoires dont vivent les jardins de l' Oronte.

Page 38 :

depuis que ces pages ont été écrites, D. Francisco De Borja De San Roman Y Fernandez a recueilli des documents très intéressants dans les archives de Tolède. Son ouvrage, *el Greco en Toledo, o nuevas investigaciones acerca de la vida y obras de Dominic Theotocopuli* (Madrid, v. Suarez, 1910), complète le travail de D. Manuel Cossio en modifiant sur quelques points ce que nous pouvions savoir ou deviner de la vie de Greco. Mais

s' il est indispensable à des érudits qui veulent connaître le dernier état des problèmes que soulèvent la vie et l'oeuvre du Greco, il ne change rien à nos souvenirs de Tolède et à des pages de sentiment. Le lecteur français peut ouvrir la revue de l'art ancien et moderne (juin 1911) où M. émile Berteaux a entrepris de commenter les trouvailles de D. Francisco

De Borja.

Pour nous, des diverses pièces mises à jour par l'heureux et savant chercheur espagnol (un inventaire des biens et tableaux du Greco, écrit par son fils Jorge Manuel, et surtout un pouvoir de tester donné par le peintre à ce même fils), nous avons à retenir que Greco vivait avec une certaine Dona Geronima De Las Cubas, bien probablement sans l'avoir épousée, et qu'il en eut un fils, en 1578. Ce libre fils de l'amour, ce Jorge, c'est lui qui figure dans l'enterrement du

comte d'Orgaz. eut-il une soeur ? Nous devons désormais en douter. Et la charmante dame à l'hermine que nous appelions la fille du Greco, je crois que c'est la mère de Jorge Manuel, la compagne du Greco. non conjux, sed concubina, comme disait jadis un des membres les plus savants de l'institut à l'un de ses confrères qui lui demandait de lui faire l'honneur de le présenter à sa femme. Ah ! Dona Geronima De Las Cubas ! Qui l'eût cru ! Une personne au visage si pur ! Je m'explique ces traits amers sous lesquels vieillie, fatiguée, elle réapparaît dans un portrait du petit musée créé à Tolède par le marquis de la Vega Inclan... (hélas ! Voir plus loin, page 167.)

janvier 1912.

page 62 :

c'est une chose caractéristique : pour retrouver vivantes les couleurs des salles espagnoles du Prado, il suffit de regarder depuis les portiques de la place d'armes, à Madrid,

au-dessus des jardins royaux, la vallée du Manzanares et la sierra de Guadarrama. Cette vallée, ses côtes graves, immuables, sa terre

p155

noble comme Zurbaran, saisissante comme Greco, sa Vega riche comme Velazquez, contiennent aussi les couleurs de notre Manet.

Page 73 :

la grille du choeur qui ferme la silleria, c'est-à-dire l'endroit où s'assoient et chantent les chanoines, fut forgée par maître Domingo.

Il avait traité pour le prix de six mille deux cents ducats. Arrivé à la moitié de son travail, et voyant que cette somme était insuffisante,

il vendit une maison à Tolède et une terre aux environs, tout son patrimoine, pour achever la grille telle qu'il l'avait conçue.

C'est ainsi qu'il parvint à exécuter son rêve admirable d'artiste. Mais il tomba dans la plus noire misère ; ses enfants durent mendier, et sa veuve n'eut d'autre moyen de subsistance

qu'un sueldo par jour, que lui accordèrent les chanoines, et la vente qu'elle faisait de pauvres chapelets sur le Zocodover.

Page 95 :

on pourrait méditer ce fait, avancé par quelques-uns, que la mère de Montaigne, Antoinette De Pouppes ou Antoinette Popez,

p156

descendait de ces grands juifs tolédans. Elle est, dit-on, une juive portugaise, une fille de ces juifs portugais qui se tiennent pour une

aristocratie parce qu'ils sont expulsés d'Espagne. Mais qu'y a-t-il là de certain ? Ce ne sont que des conjectures excitantes. Après réflexions j'efface une note que j'avais mise ici, trop à la légère, dans une édition précédente.

Je prétendais reconnaître dans Montaigne " un étranger qui n'a pas nos préjugés " .

J'osais dire qu' " avec une éducation plus solide et une formation aristocratique, Montaigne, c'est au fond le tempérament d'Henri Heine " . Toutes ces affirmations sont trop

aventureuses. Il y a là un problème que je ne suis pas en droit de résoudre contre un grand écrivain français.

Page 136 :

les curieux voudront se rappeler que l'art de la peinture de Pacheco, publié en 1649 et qui jouit longtemps d'une grande autorité près des artistes espagnols, affirme que " l'art n'a pas d'autre mission et d'autres fins que de porter les hommes à la piété et de les conduire vers Dieu " .

MARGINALIA DE 1923

p157

Quelque chose de bien beau, c'est que theotocopuli, en grec moderne, signifie " oiseau engendré de Dieu. " oui, vraiment un messager divin, si l'on donne son plein sens au fait que le beau sang hellénique l'animait.

Quel thème inépuisable de rêverie : un homme de race hellénique recueillant quelque chose de la pensée de l'Islam mêlée à la pensée catholique, et

p158

donnant à cet hybride une forme plastique !

On ne se lasse pas d'admirer ce mystère du génie de la Grèce, né pour modeler toutes les idées, tous les sentiments, et qu'on retrouve partout dans l'Inde, à Reims, à Tolède.

Quelque chose encore de très beau et dont je rêve, mais c'est à établir. Don Gomez, comte de Gormaz, que l'histoire a fourni à Guilhem De Castro et à Corneille pour qu'ils missent debout le Cid, ne pensez-vous pas qu'il est l'aïeul de notre comte d'Ormaz ? J'aimerais ces concrétions, ces agrégats ; et pour finir, ramassant les siècles, je vois-sens magnifique à donner à la partie supérieure de l'enterrement -le père

p159

assassiné qui demande au ciel que  
Chimène trouve un protecteur en don  
Rodrigue... notre attention est si fort  
sollicitée, dispersée, qu' il faudrait procéder  
à un inventaire et à une fusion  
des plus belles fables, pays par pays.  
Dans le deuxième livret du mandarin,  
René-Louis Doyon nous raconte la vie  
de William Blake. Ce poète visionnaire  
dont André Gide a traduit avec un rare  
bonheur le mariage du ciel et de l' enfer,  
côtoyait sans cesse les berges du monde  
supra-normal. Ses jours étaient peuplés  
de grandes ombres. Il voyait ses modèles.  
" Blake se faisait une société  
d' Homère et de Moïse, de Pindare et de  
Virgile, de Dante et de Milton ; ce sont,

p160

disait-il, des ombres majestueuses, blanches,  
mais lumineuses et d' une taille supérieure  
à celle des vivants... " c' est cette  
société que Greco voyait et peignait.  
Robert D' Humières contestait plusieurs  
pages de ce livre, mais il pensait  
que mon goût pour les cultures composites  
ouvre une méthode excellente d' exploration  
psychologique. " un étranger  
sympathique pour une civilisation, c' est,  
disait-il, un miroir oblique où la scruter.  
La lumière de face aveugle. L' avenir  
nous donnera toujours plus nombreux  
de ces mixtes intéressants ou curieux  
particulièrement aiguisés et subtils " .  
Et il disait que Montaigne demi-juif  
serait le type classique de ces intelligences.

p161

Il citait encore Heine en France,  
Lafcadio Hearn au Japon, Conrad en  
Angleterre. (on pourrait rappeler Philippe  
De Champaigne et Van Dyck qui  
vinrent de Bruxelles et d' Anvers au

milieu des messieurs de Port-Royal et  
à la cour des Stuarts. Mais c' est moins  
significatif.)

un ami inconnu m' écrit : le Christ  
en croix de Greco qui est au musée du  
Louvre ornait une des salles du tribunal  
de Prades. Un bas anticléricalisme le  
fit émigrer dans les greniers de la mairie  
où M. Lafond le découvrit. Sur les instances  
de M. Aynard, le Louvre s' en  
rendit acquéreur pour vingt-cinq mille francs.

p162

Ce tableau avait été offert à la  
ville de Prades par M. Isaac Pereire,  
lors de son élection législative, sous  
l' empire. Joli trait d' action électorale...

p175

tandis que je corrige les épreuves de  
cette réédition, je sais que M. Paul  
Guinard, jeune normalien, professeur à  
l' institut français de Madrid, a entrepris  
un travail sur Greco. Les vœux  
de tous les amis de l' Espagne l' accompagnent,  
les vœux de tous ceux qui  
souhaitent que pour faire contre-poids  
à un excès de germanisme, nos imaginations  
soient orientées vers les pays  
de la lumière.

Un oculiste espagnol, le dr German  
Béritens, dans un article de la revue  
par esos mundos, intitulé pourquoi

p176

Greco peint comme il peint, (Madrid, 1912)  
a soutenu que ce n' est ni  
mysticisme, ni excentricité, mais astigmatisme,  
si Greco déforme et allonge  
ses figures. Son cas était le cas clinique,  
classique, typique, de " l' astigmatisme  
hypermétrope ", qui voit  
en longueur. C' est une disposition optique  
de l' œil telle que les rayons lumineux

parallèles qui viennent le frapper  
n' arrivent nulle part à se réunir en un  
point central. Cette imperfection fait  
qu' un point lumineux devient dans la  
vision une tache linéaire ou elliptique.  
Les lignes droites produisent des courbes,  
le cercle s' allonge en ellipse. Quant à  
la vision des couleurs, il arrive que les  
rayons colorés se trouvant dans un certain  
axe, donnent une image manquant  
de netteté, la ligne de séparation des

p177

couleurs est indécise, et celles-ci semblent  
empiéter les unes sur les autres.

Dans la jeunesse, ces défauts peuvent  
être corrigés par l' accommodation, mais  
à mesure que les années ou les excès de  
fatigue enlèvent aux muscles leur énergie,  
le défaut visuel n' est plus corrigé et  
même il augmente. C' est sur ces faits  
que le dr Bérîtens appuie sa démonstration.

Greco était sans doute astigmaté de  
naissance. Cette anomalie se trahit dans  
la conformation de l' oeil et du crâne tels  
que nous les montre son portrait peint  
par lui-même dans l' enterrement du  
comte d' Orgaz. pourtant il a dessiné  
avec une correction à peu près parfaite  
jusqu' à l' âge de trente-sept ans.

Si quelques figures ont un allongement  
anormal, leur étirement est léger,

p178

et sans doute elles furent peintes à  
des moments de fatigue et de surmenage.  
à partir de trente-sept ans, l' allongement  
des corps et l' étirement des figures  
s' accusent de plus en plus, le coloris  
demeurant d' abord normal. Plus tard,  
à mesure que Greco avance en âge, les  
objets formant des images diffuses sur  
sa rétine, les couleurs ne sont plus  
fondues entre elles, empiètent les unes  
sur les autres et forment ces " bavures "



dont parle son historiographe contemporain  
Pacheco. à la fin de sa vie, il en  
arrive à ne voir que des taches, et il  
peint des figures disloquées et invraisemblables,  
telle ce saint Siméon qui  
nous donne une idée de l' image qui  
devait se former sur sa rétine, une image  
semblable à celle que donne un appareil

p179

photographique, s' il n' est pas mis au  
point. Et le dr Bérîtens conclut que  
Greco, loin d' être un exalté ou un fou,  
était un astigmaté atteint de strabisme.  
S' il avait vécu de nos jours, il serait  
passé chez l' oculiste et, son infirmité  
corrigée, aurait ensuite peint ses tableaux  
normalement. La preuve : prenez  
chez un opticien les verres de lunette  
que prescrivent les oculistes pour  
corriger l' astigmatisme et regardez une  
toile du Greco. Elle vous apparaîtra  
immédiatement normale, naturelle, totalement  
dépourvue de ces fautes de  
proportions déformantes. Allez voir au  
louvre, la crucifixion du Greco. Non  
seulement les bras du Christ sont anormalement  
allongés, mais les bras de la  
croix elle-même ne sont pas normaux.  
Prenez des verres correcteurs de l' astigmatisme,

p180

et le tableau vous apparaîtra  
parfaitement régulier.  
Avant le dr Bérîtens, Justi et les critiques  
allemands avaient pressenti cette  
explication scientifique de la manière  
du Greco. Le savant allemand Méier-Graefe  
( voyage d' Espagne, Berlin 1910)  
écrit à propos du maître de Tolède :  
" l' ellipse paraît avoir été un de ses  
motifs préférés. Dans la résurrection et  
le baptême, à Tolède, elle est plus ou  
moins accusée. Mais dans la vierge avec  
les saints, de la chapelle San José à

Tolède, non seulement les têtes trahissent cette forme, mais les mouvements décisifs des membres et le contour des corps accusent énergiquement cette ellipse ".  
Tout cela nous l'écoutons avec un agréable sentiment de curiosité pour

p181

retourner, pour remonter rapidement aux plus hautes interprétations que nous proposent les Henri Collet, les Maurice Legendre. Et cependant pour toujours ces explications physiologiques nous demeureront dans l'esprit et contribueront à nous rendre mieux intelligible et plus émouvant, plus humain le bel artiste légendaire.

Súmese como [voluntario](#) o [donante](#) , para promover el crecimiento y la difusión de la [Biblioteca Virtual Universal](#).

Si se advierte algún tipo de error, o desea realizar alguna sugerencia le solicitamos visite el siguiente [enlace](#).